



L'AUTEL DES PARJURES

Atelier Fusianima

L'AUTEL DES PARJURES

Par Atelier Fusianima

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Linceul de Coton Blanc	4
Chapitre 2 : L'Odeur de la Charogne	7
Chapitre 3 : L'Hostie Souillée	11
Chapitre 4 : L'Incision de William	14
Chapitre 5 : Le Goût de la Bile au Petit-Déjeuner	17
Chapitre 6 : Le Second Prédateur	20
Chapitre 7 : L'Autel Profané	23
Chapitre 8 : La Nausée du Sacré	27
Chapitre 9 : L'Addiction au Venin	31
Chapitre 10 : La Morsure de Marc	34
Chapitre 11 : Le Silence des Agneaux Domestiques	38
Chapitre 12 : La Messe Noire du Séminaire	41
Chapitre 13 : L'Hémorragie du Mensonge	44
Chapitre 14 : Le Dégoût du Pardon	47
Chapitre 15 : Le Sacrilège Final	51
Chapitre 16 : L'Incendie de la Soie	54
Chapitre 17 : La Chair contre l'Esprit	57
Chapitre 18 : L'Épouse Vidée	60
Chapitre 19 : Le Dernier Clou	63
Chapitre 20 : L'Obscurité Souveraine	67

Chapitre 1

Le Linceul de Coton Blanc

L'appartement luisait d'une propreté obscène. Une morgue de marbre et de coton égyptien où chaque grain de poussière semblait avoir été banni par décret divin. Les rideaux de lin blanc, lourds et immaculés, s'abattaient sur les fenêtres comme des paupières closes. Ils filtraient une lumière laiteuse qui ne parvenait jamais à réchauffer le parquet de chêne clair. Je détestais cette clarté chirurgicale. Je détestais ce silence feutré qui dévorait le bruit de mes propres pas, m'obligeant à exister dans une apesanteur artificielle. Tout ici était conçu pour le repos, pour la paix, pour cette sérénité bourgeoise qui agissait sur mon système nerveux comme un garrot serré un peu plus chaque jour. Blanc sur blanc. Silence sur silence. Je passai une main sur le plan de travail en quartz, cherchant une aspérité, une tache de vin, un reste de vie, mais mes doigts ne rencontrèrent que la froideur d'une perfection lisse qui me donnait envie de hurler.

Thomas entra dans la cuisine. Sa démarche était souple, presque inaudible — une menace constante enveloppée de coton. Il ne marchait pas, il glissait sur mon existence, effaçant mes ombres par sa seule présence lumineuse. Ses mains se posèrent sur mes hanches. C'était une étreinte tiède, dépourvue de la moindre morsure, une pression qui ne cherchait qu'à m'ancrer dans son monde de certitudes sucrées. Il enfouit son visage dans mon cou, sa barbe soigneusement taillée m'irritant la peau comme un rappel constant de sa décence.

— Tu es si belle dans cette lumière, murmura-t-il.

Sa voix vibrat contre ma carotide comme un poison lent. Sa gentillesse était une agression que je ne savais plus parer. Chaque « je t'aime » était un clou

supplémentaire dans le cercueil de ma libido, une insulte à la noirceur qui fermentait dans mes entrailles. Je restai immobile, le regard fixé sur le reflet de notre couple dans la vitre du four : une image d'Épinal d'une fadeur à crever. Je n'étais pas une épouse. J'étais une pièce de collection exposée dans une vitrine aseptisée, entretenue par un conservateur qui ignorait que l'œuvre d'art qu'il vénérât pourrissait par les racines.

Une nausée acide monta de mon estomac. Je voulais qu'il me bouscule, qu'il crie, qu'il laisse une trace de colère sur mon bras, quelque chose qui prouve que nous étions encore faits de chair et non de porcelaine. Mais Thomas se contenta de déposer un baiser chaste sur ma tempe. Un geste d'une pureté telle qu'il brûla ma peau. Je sentais le besoin viscéral de salir ce blanc qui m'encerclait, de trouver un homme dont les mains sentiraient le tabac et le mépris plutôt que le savon à la lavande.

— Le dîner est presque prêt, dis-je d'une voix de poupée mécanique.

Il sourit et s'éloigna pour déboucher une bouteille d'un vin blanc trop cher, trop équilibré, trop parfait. Le cristal du verre émit un tintement mélodieux, une note si pure qu'elle sembla cisailer le silence épais de la cuisine. Le liquide doré coulait avec une régularité mathématique. Thomas me tendit le calice avec une bienveillance désarmante. Je pris le verre, mes doigts effleurant les siens — cette peau si douce, si soignée, qui n'avait jamais connu l'âpreté du monde. Ce contact m'irrita comme le frottement d'un tissu rêche sur une plaie ouverte.

— À nous, murmura-t-il.

Nous nous assîmes face à face, séparés par un désert de lin spectral où chaque couvert était aligné avec une ferveur maniaque. La vapeur s'élevant des assiettes portait des effluves de thym et de beurre noisette, des odeurs de confort qui m'asphyxiaient. Je fixais sa mâchoire tandis qu'il mâchait avec une élégance discrète. Dans ma tête, le visage de Marc s'imposa — une image brutale de sueur et de mépris, un contraste si

violent avec la silhouette svelte de mon mari qu'une décharge électrique parcourut ma colonne vertébrale.

Le silence n'était pas un repos ; c'était une sédation forcée. Thomas commença à raconter sa journée, une suite de réussites feutrées, et je sentis la nausée se transformer en pulsion destructrice. Je me demandais combien de temps il mettrait à remarquer l'odeur de la charogne si je laissais mon âme se décomposer tout à fait devant lui.

— Tu ne manges rien, s'inquiéta-t-il en posant sa main sur la mienne.

Sa sollicitude était la pointe ultime de ma torture, une lame de velours s'enfonçant dans mes côtes, alors que je ne rêvais que de l'asphalte froid et des mains cruelles de Marc. Je retirai mes doigts. Ce foyer n'était pas mon refuge, c'était le laboratoire d'une expérience atroce. Chaque battement de mon pouls était désormais une insulte à son innocence, un compte à rebours avant l'explosion finale qui nous laisserait exsangues sur le carrelage froid de notre cuisine parfaite. Toujours trop propre. Toujours trop blanche. Pour survivre, je devais tout détruire. Une caresse coupable après l'autre.

Chapitre 2

L'Odeur de la Charogne

Le hall de la tour de verre m'engloutit avec la précision chirurgicale d'un scalpel tranchant une chair trop mûre. Sous mon tailleur de laine vierge, la soie de ma lingerie griffe ma peau, rappel constant de la duplicité qui me sert désormais d'oxygène. Chaque pas sur le marbre immaculé résonne comme un reproche. Le martèlement sec d'une femme qui porte son adultère comme une parure invisible, mais suffocante. Marc m'a embrassée sur le front ce matin, une caresse si dénuée de vice qu'elle m'a donné la nausée. Un geste de saint qui ignore qu'il partage son lit avec une ****dépouille****. Son innocence est un nœud coulant, une douceur sirupeuse qui me bouche les pores jusqu'à l'asphyxie.

La salle de conférence est un aquarium de métal froid. Le ronronnement de la climatisation couvre à peine le silence, plus lourd que les enjeux financiers de la réunion. Je m'assois, mes mains croisées sur le cuir glacé de mon porte-documents, l'image parfaite d'une directrice dont la vie n'est qu'une ligne droite tracée à la règle d'argent.

C'est alors qu'il entre. William ne marche pas ; il dévore l'espace, une arrogance tranquille nichée dans le pli de son costume sombre. Il ne salue personne. Il s'effondre dans le fauteuil en face du mien, ses yeux d'un gris d'orage fixés sur ma gorge, là où le pouls trahit mon dégoût de moi-même.

— Vous sentez cela ? lance-t-il d'une voix qui n'a rien de professionnel, ignorant les dossiers ouverts devant lui.

Les autres consultants se figent. Mais il n'en a que pour moi. Son regard fouille les

couches de mon existence bourgeoise pour y déterrer les cadavres que j'y ai soigneusement enterrés. Je sens le mépris monter, une bile noire et familière qui me fait redresser le menton. Cet homme voit à travers les murs de mon foyer et la pureté feinte de mes dimanches après-midi. Il ne cherche pas la séduction, il cherche la faille, le moment exact où la fibre craque sous la pression de l'infamie.

— Je ne sens que l'odeur du café froid et de votre impolitesse, William, répondis-je, le ton tranchant comme un rasoir.

Un sourire lent, presque obscène, étire ses lèvres. Un rictus qui ne touche pas ses yeux. Il se penche en avant, ses coudes pesant sur la table de verre, brisant la distance de sécurité que j'avais érigée entre ma respectabilité de façade et ma réalité de prédatrice de ma propre ruine. L'air devient rare, chargé d'une tension électrique qui n'a rien de la romance sucrée que Marc m'offre chaque soir.

— Non, insiste-t-il, la voix plus basse, plus rauque. Ça sent le renoncement. Ça sent la fleur que l'on laisse pourrir dans un vase en cristal parce qu'on a trop peur de se salir les mains en la jetant.

Il ne parle pas de business. Il parle de mon linceul de soie, de ce mariage qui n'est plus qu'une mise en scène macabre où je joue la comédie de l'épouse comblée. La brutalité de son observation me frappe au plexus. Non pas parce qu'il m'insulte, mais parce qu'il me reconnaît comme l'une des siennes : un être qui ne se sent vivant que dans la décomposition de son propre confort. Son mépris est un miroir dans lequel je me vois enfin, dépouillée de la morale étouffante de Marc, prête à être dépecée par la cruauté lucide d'un homme qui ne m'aimerait jamais. C'est précisément ce dont j'ai besoin pour ne pas hurler.

Le silence qui suit est une agression. Je sais, à la manière dont ses narines se contractent légèrement, qu'il ne voit pas la directrice ambitieuse, mais la femme qui, le soir venu, cherche dans l'ombre de quoi s'entailler l'âme. Il flaire la ****pourriture****,

pensai-je avec une terreur délicate, et il s'apprête à s'en nourrir. L'image de mon mari, pur et dévastateur de bonté, s'efface pour laisser place à ce prédateur qui vient de briser le vernis d'un seul regard.

William se lève lentement. Il contourne la table, ses pas étouffés par la moquette épaisse, mais je les entends résonner contre mes côtes comme des coups de maillet sur un cercueil.

— Cette alliance à votre doigt, elle ne brille pas, elle suinte, murmure-t-il en s'arrêtant juste derrière moi.

Je sens son souffle, une promesse de tempête, effleurer la base de mon crâne. Une décharge d'électricité sale traverse ma colonne vertébrale. À cet instant précis, je revois Marc, ce matin même, me tendant ma tasse de thé avec ce sourire désarmant de dévotion. Sa bonté est une insulte à ma nature profonde ; chaque geste tendre qu'il pose sur moi agit comme un acide doux, dissolvant ma volonté de vivre. Marc m'aime pour une image de piété que je déteste, tandis que William m'admire pour le désastre que je dissimule sous ma soie de chez Hermès.

— Vous avez raison, William, dis-je, ma voix n'étant plus qu'un fil de fer barbelé. Le cristal finit toujours par se ternir quand on y enferme des choses mortes.

Je me tourne sur mon siège, forçant mes yeux à affronter les siens. Son visage est une sculpture de mépris. Il pose une main sur le dossier de mon fauteuil, ses doigts longs et nerveux frôlant mon épaule. L'odeur de son tabac froid et d'un parfum boisé, presque animal, efface les réminiscences de la lavande propre que Marc laisse sur nos draps. C'est une profanation, et je l'accueille avec l'avidité d'une martyre trouvant enfin son bourreau.

— Marc m'attend pour le dîner, ajouté-je, savourant le poison que son nom dépose dans l'air. Il croit encore que l'obscurité est faite pour la douceur.

William ricane, un son sec, dépourvu de joie. Il se penche davantage. Je peux voir les pores de sa peau, l'intensité dévastatrice de son regard qui ne cherche pas à me séduire, mais à vérifier si je suis assez brisée pour le voyage qu'il me propose. Ma carrière d'excellence s'effondre sous le poids de cette vérité obscène : je n'ai jamais été une épouse égarée, je suis une transfuge du vice qui revient enfin chez elle.

— Il n'y a rien de plus pathétique qu'un homme bon qui dort à côté d'une prédatrice, tranche-t-il. Vous le tuez un peu plus chaque soir, n'est-ce pas ? Et c'est ce qui vous permet de respirer.

Le silence qui retombe est d'une densité insoutenable. Il a mis le doigt sur la plaie purulente de mon existence : ma trahison n'est pas un accident, c'est mon oxygène. Je fixe mes mains posées sur la table, ces mains que Marc embrasse avec respect, et je les trouve soudain étrangères, prêtes à se refermer sur la gorge de ma propre respectabilité. William ne me propose pas une liaison, il m'offre un miroir où ma propre noirceur resplendit, enfin libérée de la tyrannie de la vertu. J'étais la proie, il est le vautour ; notre union est inévitable, biologique, et d'une violence qui rendra le reste de ma vie dérisoire.

Chapitre 3

L'Hostie Souillée

La chambre puait la lavande. Elle puait le propre, elle puait cette dévotion domestique qui m'étouffait plus sûrement qu'un sac plastique scellé autour de mon crâne. Julien s'approcha, ses mouvements empreints d'une hésitation presque sacrée, comme s'il craignait de briser la porcelaine fine de mon silence. Il ne comprenait pas que je ne rêvais que de cela : voler en éclats. Sa main glissa sur ma hanche — une caresse tiède, prévisible, d'une bienveillance si absolue qu'elle en devenait une agression. Je fixais le plafond, comptant les ombres, sentant le poids de mon alliance comme un stigmate froid tandis qu'il déposait des baisers d'une tendresse écœurante dans le creux de mon cou.

Je fermai les paupières pour laisser place à l'abîme. Ce n'était plus le souffle court et poli de mon mari que je sentais, mais l'haleine d'orage de William, cette promesse de destruction qui flottait autour de lui comme une aura de goudron. Dans le théâtre de mon esprit, les doigts de Julien, trop prudents, se muaient en griffes d'acier. Je les imaginais se refermant avec une précision chirurgicale sur ma trachée pour m'arracher ce cri que la bienséance maintenait prisonnier. Je me cambrai sous la caresse, non par désir pour l'homme qui me chevauchait avec la déférence d'un pèlerin, mais parce que je visualisais la pression de cette main étrangère broyant mes vertèbres. Je cherchais l'honnêteté, et la seule honnêteté que je comprenais encore, c'était la douleur.

Julien crut à un regain de passion. Un gémissement s'échappa de ses lèvres tandis qu'il intensifiait son rythme, ignorant qu'il ne servait que de doublure médiocre à un spectre bien plus féroce. Je feignis un spasme, griffant son dos avec une ardeur simulée. Je griffais la peau de l'époux pour atteindre l'âme de l'amant. Je visualisais le

visage de William, ses yeux comme des puits de pétrole où je brûlais de me noyer. C'était cela, ma véritable drogue : transformer le lit conjugal en un autel de sacrilège où chaque soupir était un mensonge, chaque frisson une prière adressée à mon propre naufrage.

Le silence retomba, poisseux et lourd. Julien se colla contre moi, cherchant une chaleur que je ne pouvais plus lui donner. Son innocence rayonnait dans l'obscurité comme une lampe torche braquée sur mon crime. Je restai immobile, le cœur battant à tout rompre, savourant le goût amer de ma propre noirceur. J'étais l'hostie souillée, celle qu'il vénérât sans savoir qu'elle était déjà rongée par la vermine de l'interdit. Ce secret était le seul lien qui me retenait encore à la vie, une ancre de plomb dans un océan de soie.

Son bras, lourd de cette certitude tranquille qui me donnait la nausée, s'abattit sur ma taille comme une sentence. Julien bascula dans un sommeil de juste, me laissant seule face à la symétrie parfaite de notre chambre. Je fixais le halo de la veilleuse et je pouvais presque sentir l'odeur de tabac froid et de cuir usé de William, une effluve de caniveau plus noble que tous les parfums de luxe dont mon mari m'abreuvait. Chaque centimètre de ma peau touché par Julien me semblait étranger, une terre profanée par une gentillesse qui ne savait pas nommer les gouffres. Je passai mes propres doigts sur ma gorge, cherchant la trace fantôme des ecchymoses que William n'avait pas encore eu l'occasion d'y imprimer.

Le silence de la maison devint une caisse de résonance. Chaque craquement du parquet sonnait comme un reproche que je savourais avec une avidité de junkie. Je n'étais plus une épouse, j'étais une infiltration, un parasite logé au creux d'une existence bourgeoise. C'est dans cette trahison, nichée entre le coton égyptien et la peau sans tache de l'homme qui m'aimait, que je puisais la force de ne pas hurler. Ma culpabilité n'était pas un fardeau, c'était une armure de verre. Une membrane transparente et coupante qui me rappelait, à chaque mouvement, que j'appartenais déjà à l'ombre.

Je me dégageai avec une lenteur de spectre pour observer le dos nu de Julien. Cette étendue de chair vulnérable me dégoûtait par sa pureté même. Il représentait la sécurité, le foyer, le sommet d'une vie réussie. Je ne rêvais que de voir ce château de cartes s'effondrer. Je savais que mon cœur ne battait plus que pour le choc, pour l'instant précis où le masque se briserait. Cette certitude était un shoot d'adrénaline ; j'étais une prédatrice de sa propre ruine. L'idée de ma destruction m'excitait bien plus que n'importe laquelle de ses caresses, car elle était la seule chose qui m'appartenait réellement.

Je marchai pieds nus jusqu'à la fenêtre pour contempler la rue déserte. Dans le reflet de la vitre, mon visage m'apparut comme celui d'une étrangère aux traits lisses et au regard incendié. Je serrai les poings, sentant mes ongles s'enfoncer dans mes paumes — une petite douleur bienvenue, un ancrage dans cette réalité factice. Je n'étais pas une victime de mes pulsions, j'en étais l'architecte. Tandis que Julien murmurait mon prénom dans son sommeil, je me fis la promesse silencieuse de ne jamais lui pardonner la douceur avec laquelle il m'étouffait. Mon mariage était une hostie que je continuais de mâcher avec un dégoût sacré, attendant que le sang de la trahison vienne enfin en rincer le goût de cendre.

Chapitre 4

L'Incision de William

Le loquet de la chambre 412 s'enclencha. Un claquement sec, métallique, qui résonna jusque dans mes vertèbres. Ce bruit scellait la fin de la décence. L'air empestait l'abandon : un mélange rance de tabac froid, de détergent acide et cette humidité tenace qui ronge les murs des hôtels de passage. William ne bougea pas. Silhouette découpée contre la fenêtre, il n'était qu'une entaille sombre dans le gris de la pièce. Son dos était une muraille. Une insulte silencieuse à ma présence pourtant si fébrilement attendue.

Je sentis le poids de mon alliance. Ce cercle d'or blanc n'était plus un bijou, c'était un garrot. Il étranglait ma main, rappelant Thomas, sa tendresse, son amour asphyxiant. Mon mari m'aimait avec une pureté qui me soulevait le cœur. Une dévotion si lumineuse qu'elle transformait chaque minute de mon existence en un sépulcre de coton. Ici, sous le regard absent de William, la culpabilité ne me rongerait pas. Elle me nourrissait. Elle était le parasite trouvant enfin son hôte idéal dans la moisissure de ce décor. Je ne voulais pas de caresses. Je ne cherchais pas le désir. J'aspirais à la morsure. À la réalité brute que William portait dans les plis de son blouson de cuir usé.

« À genoux. »

L'ordre tomba, sec comme un coup de trique. Il ne s'était pas retourné. Sa voix n'était qu'un grondement qui fit vibrer l'air vicié.

Ce fut une décharge électrique. Une délivrance. Ce seul mot balaya les résidus de ma vie de femme rangée. Ma seule valeur résidait là, dans l'abjection. Je m'exécutai. Mes

genoux frappèrent le carrelage de la kitchenette avec un choc sourd. La céramique était glacée. Une morsure thermique qui vidait mon corps de la chaleur hypocrite de mon foyer bourgeois. C'était une beauté nouvelle, une esthétique de la douleur. Le contact de ma peau contre la crasse invisible du sol devenait mon seul ancrage.

Il se tourna enfin. Ses yeux sombres sondèrent le vide de mon regard avec une cruauté lucide. Il lisait ma déchéance comme on lit un rapport d'autopsie. Aucune promesse de plaisir, juste la reconnaissance mutuelle de nos fonctions : il était le scalpel, j'étais la plaie ouverte. Je fixais les rainures du carrelage, les fissures, les taches de calcaire. Son silence était une étreinte bien plus honnête que tous les « je t'aime » de Thomas. Thomas voulait me sauver ; William s'assurait que je ne remonterais jamais à la surface.

Le froid montait dans mes cuisses. Une anesthésie bienvenue. Je n'étais plus l'épouse modèle, plus la parjure, plus la proie. J'étais une chose. William s'approcha, ses bottes martelant le sol, seul rythme autorisé dans ce sanctuaire. Sa botte s'arrêta à quelques millimètres de mes doigts crispés sur le grès cérame. Une masse de cuir sombre et de boue séchée qui pesait plus lourd que toute mon existence de façade.

Soudain, ses mains plongèrent dans l'épaisseur de mon chignon. Il brisa l'agencement parfait de mes épingles. Il força ma tête en arrière. Mon cou craqua, m'obligeant à contempler le plafond jauni par des décennies de désespoirs passagers. L'angle était douloureux. J'émis un soupir, un son de gorge que Thomas aurait pris pour de la détresse, mais que William accueillit avec l'indifférence d'un boucher. Dans ce déséquilibre, je vis ma vérité : j'étais une parjure dont la peau réclamait l'insulte pour se sentir vivante.

Il n'y eut aucun préambule. Aucune délicatesse. William saisit le col de ma chemise de soie — ce vêtement coûteux, cadeau de Thomas pour célébrer une stabilité morne — et tira d'un coup sec. Le bruit du tissu qui se déchire fut le seul sacrement de notre union. Une détonation sourde qui libéra mes épaules de l'armure de la convenance. La

soie céda, les boutons sautèrent comme les vertèbres de ma moralité. Ma poitrine nue fut exposée au froid de la kitchenette. Une morsure atmosphérique répondant à mon humiliation.

« Tu trembles », murmura-t-il.

Ce n'était pas une question. C'était un constat clinique. Je fixais un point invisible sur le mur écaillé, m'imprégnant de la laideur pour étouffer les souvenirs de mon foyer aux rideaux de lin. Là-bas, tout était lumière étouffante. Ici, tout était rugosité. William plaqua sa main contre ma gorge. Il ne serrait pas. Il sentait les battements désordonnés de mon cœur, ce muscle traître qui ne s'emballait jamais autant que lorsqu'il était piétiné. Je fermai les paupières, savourant son odeur : sueur, tabac, asphalte. Un parfum de prédateur qui se moquait des nuances.

Le contact de son pantalon de toile rêche contre mes cuisses fut l'incision finale. Il me pressa contre le bas de l'évier en Inox. Le métal froid s'enfonça dans mes reins. Ses doigts se resserrèrent sur ma mâchoire. Je n'étais plus la femme d'un homme bon. Je n'étais plus la garante d'une lignée. J'étais ce réceptacle de cruauté, cette chose sans nom qui trouvait sa preuve d'existence dans chaque geste brusque. Il se pencha vers mon oreille, son souffle chaud brûlant ma peau glacée. Je compris alors que ce qu'il s'apprêtait à prendre n'était pas mon corps, mais la destruction méthodique de la sainte que je n'avais jamais voulu être.

Chapitre 5

Le Goût de la Bile au Petit-Déjeuner

Le soleil de huit heures découpe des tranches nettes sur la nappe en lin. Un blanc agressif, chirurgical. Julien est une silhouette sans rides, penché sur la cafetière. Son pull en cachemire bleu horizon souligne la droiture de ses épaules. Dans cette cuisine, l'ordre bourgeois a une odeur : le pain grillé et le savon. Le silence n'est pas un vide, c'est une consigne. Interdiction de se souvenir des râles et de la sueur de la nuit. Sous le tissu de la jupe crayon, la jambe droite reste raide. À chaque mouvement, la croûte sombre du sang séché — la marque de Marc — tire sur la peau. Une griffure cachée sous l'apparat d'une épouse de catalogue.

— Tu as l'air fatiguée, ma chérie.

Il pose la tasse. Le geste est d'une délicatesse de porcelaine. Sa voix est lisse, propre, sans aucune aspérité où accrocher la vérité. Il ne voit rien. Il ne flaire rien. Il habite un monde où le mal n'a pas d'odeur. Ses mains sont immaculées ; des mains qui n'ont jamais serré une gorge, jamais cherché la douleur pour y débusquer la vie. L'envie de hurler remonte, acide. Lui montrer la tache sur la cuisse. Lui plaquer sous le nez l'arôme de la trahison que la douche n'a pas rincé. Mais les lèvres se posent sur le bord fin de la tasse. Le café est amer. Une amertume de bile, noire et rassurante.

— Ce séminaire t'a épuisée. Je n'aurais pas dû te laisser partir seule.

Il s'assoit. Son regard est une nappe d'eau calme, une sollicitude qui cherche la lumière là où il n'y a que de la boue. William. La main de William pressant ma nuque contre le carrelage froid. Le souvenir n'est pas un poids, c'est une vibration électrique. Le bois précieux de la table sous mes doigts est trop doux, trop verni. Trop propre.

Chaque geste de Julien, chaque sourire lissé, est un nouveau clou. Un clou dans le linceul de soie. Un clou nécessaire.

— Tout va bien, Julien.

Le mensonge sort comme une huile épaisse. La voix appartient à une autre, une actrice précise. Un léger décalage de la jambe provoque un tiraillement vif. La blessure répond. C'est le seul moment de vérité entre le beurre frais et la confiture de fraises. Sous la nappe, l'obscénité palpite.

Il tend le bras pour m'offrir le beurrier. Ses ongles sont parfaitement taillés. Propres. Toujours cette propreté. Il manipule des sentiments tièdes comme il manipule sa paperasse.

— Tu devrais manger un peu de brioche, elle est encore tiède.

La mie est blanche, spongieuse, parfaite. Je la regarde et je vois les doigts de William dans ma gorge pour étouffer les cris. La nausée n'est pas pour l'autre, elle est pour cette brioche. Elle est pour ce soleil qui lèche les moulures. Je broie un morceau de pain entre mes doigts. La texture est fade. Chaque mastication est un petit meurtre domestique commis sous ses yeux bovins.

— On pourrait aller marcher en forêt cet après-midi.

Sa main se pose sur la mienne. La peau est trop lisse. Pas de moiteur, pas de fièvre. Une main de spectre. Je ne la retire pas. Je la laisse là, morte, une pièce à conviction sous le regard de celui qui refuse de voir les marques violacées sur mes hanches. S'il soulevait la soie, il s'excuserait de regarder. Il nierait l'évidence pour sauver son mausolée.

— La forêt... oui. C'est une excellente idée.

Je me lève. La douleur dans la cuisse est une victoire physique. Il débarrasse la table avec une efficacité silencieuse. Bon petit soldat de la morale, incapable de sentir l'odeur d'un autre homme qui colle encore à mes pores. Le linceul est en place. Les apparences sont sauvées. Je monte l'escalier, chaque marche m'éloignant de sa lumière pour me rendre à l'obscurité. La bile est passée. Le sang reste. Le cœur bat d'une régularité féroce, en attendant la prochaine morsure.

Chapitre 6

Le Second Prédateur

Les projecteurs de la galerie frappaient le vernis des toiles et la sueur des fronts avec la même intensité brutale. Sous cette lumière crue, ma robe de cocktail pesait des tonnes, une armure de soie collée à ma peau par l'air saturé de parfums lourds. À mon côté, Thomas maintenait sa main sur ma hanche. Ce n'était pas un geste d'affection, mais une ancre. Sa paume, moite et rassurante, me clouait au sol alors que chaque fibre de mon corps appelait le vide.

Le changement de température fut physique avant d'être mental. Marc s'était arrêté devant un bronze torturé, à trois pas de nous. Il ne possédait pas la carrure de William, ce prédateur qui m'avait marquée au fer rouge la veille ; il avait l'élégance sèche d'un instrument de précision. Ses doigts longs parcouraient la tranche du catalogue avec une régularité mécanique. Quand son regard accrocha le mien, je n'y lus aucune luxure, seulement une curiosité de biologiste observant une structure sur le point de rompre.

— On dirait que l'artiste a saisi l'instant précis où l'innocence réalise qu'elle est déjà morte, n'est-ce pas ?

Sa voix était basse, dépouillée d'émotion, s'insérant dans le silence entre Thomas et moi. Mon mari, incapable de percevoir la menace, hocha la tête avec cette gentillesse désarmante qui me donnait la nausée. Thomas était un homme de plein jour, une architecture solide et prévisible. Marc, lui, observait les fissures.

— L'intégrité est une construction fragile, murmura Marc, faisant un pas vers nous. On passe sa vie à polir la façade, à s'assurer que les cuivres de l'existence conjugale

brillent sous les lustres, pour s'apercevoir qu'au premier choc, l'intérieur n'est que poussière.

Il ne me quittait pas des yeux. Il voyait tout : la trace invisible des doigts de William sous mon col, le dégoût que m'inspirait la tendresse de Thomas, et cette soif de destruction que je camouflais sous mes sourires mondains. Il ne cherchait pas à me séduire ; il listait mes points de rupture.

— Vous êtes bien cynique, Marc, répondit Thomas avec un petit rire qui sonna creux dans l'espace confiné. Ma femme est la structure la plus stable que je connaisse. Sans elle, tout mon monde s'écroule.

Marc esquissa un pli au coin des lèvres, un mouvement chirurgical qui ne toucha pas ses yeux. Il ignora Thomas, le traitant déjà comme un décombres futur. Ses doigts délaissèrent le catalogue pour lisser le revers de sa veste noire.

— Le solide n'est qu'une illusion de durée, Thomas. Parfois, le chef-d'œuvre d'un architecte n'est pas le bâtiment qu'il élève, mais la manière spectaculaire dont il le fait s'effondrer.

Le silence qui suivit fut plus lourd que l'air de la galerie. Je sentais le battement de mon cœur contre mes côtes, un rythme erratique, urgent. Thomas resserra sa prise sur mon épaule, un geste protecteur qui me brûla comme une insulte. Je voulais qu'il lâche. Je voulais que cette main disparaisse.

— Tu te sens bien, chérie ? Tu es pâle, demanda Thomas, sa voix pleine d'une sollicitude insupportable. Tu veux un autre verre ?

Je regardai Marc. Il attendait, immobile, un sourire de glace aux lèvres. Il m'offrait exactement ce que je cherchais : non pas une liaison, mais un démantèlement méthodique. Il allait devenir l'artisan de ma chute, celui qui retirerait les poutres une à

une jusqu'à ce que la perfection bourgeoise de ma vie ne soit plus qu'un amas de gravats.

— Non, Thomas. Je n'ai plus besoin de rien, répondis-je.

Je fixai Marc, acceptant silencieusement le contrat. Ma ruine commençait ici, sous ces lumières blanches, entre un mari qui m'aimait trop et un homme qui me comprenait enfin. Je ne voyais plus les tableaux, ni la foule, ni les sourires de circonstance. Je ne voyais que le reflet de ma propre trahison dans ses yeux sombres, et pour la première fois depuis des années, je respirais. Chaque seconde passée sous son inspection était un clou enfoncé dans mon passé, et je tendais les mains, impatiente, pour aider le bourreau.

Chapitre 7

L'Autel Profané

Le carillon déchira l'air, une vibration sèche qui fit tressaillir les murs. Ce n'était pas l'annonce d'une visite ; c'était le premier coup de pioche dans la paroi lisse de ma vie. Je ne me pressai pas. Je lissai ma jupe grise, un tissu rigide, sans âme, et j'affrontai mon reflet. La femme dans le miroir avait le teint d'une cire froide et le regard figé. Elle était l'œuvre achevée d'Adrien, une pièce de collection immobile.

Quand j'ouvris, Marc ne sourit pas. Il empestait le tabac froid et le bitume, une agression olfactive dans ce hall qui sentait d'ordinaire la cire d'abeille et le vide. Ses yeux balayèrent les moulures, le verre poli, puis se posèrent sur moi avec une dureté lucide. Il n'était pas là pour m'offrir un salut, il était là pour l'effraction.

— C'est donc ici que tu crèves à petit feu, lâcha-t-il en bousculant l'air pour entrer.

Je verrouillai la porte. Le mécanisme claqua, un bruit de métal sur métal, définitif. À cette heure, Adrien ajustait probablement son nœud de cravate devant un client, utilisant cette voix feutrée, cette voix qui m'enchaînait chaque soir à une reconnaissance toxique. Sa bonté était une sangle, un poids mort qui m'écrasait les côtes. Chaque « je t'aime » tombait sur moi comme une pelletée de terre.

— Monte, dis-je. Ma propre voix me sembla étrangère, dénuée de ses habituelles inflexions polies.

L'escalier ne grinçait pas. Ici, même le chêne était dressé pour se taire. Marc marchait sans précaution, ses bottines boueuses marquant le tapis crème de taches brunes et grasses. Ce saccage minuscule fit cogner mon sang dans mes tempes. Nous

atteignîmes la chambre. La lumière y était tamisée par des rideaux épais, étouffants. Au centre, le lit trônait, une masse blanche, tendue, insultante de propreté. C'était là qu'Adrien me serrait avec une délicatesse qui me donnait la nausée, là qu'il déposait des baisers prévisibles sur mon front.

Marc s'arrêta. Il alluma une cigarette, l'air mauvais, et rejeta une fumée âcre vers le plafond d'un blanc chirurgical.

— Tu veux que je le fasse ici ? Sur ses draps à mille fils ?

— Je veux que tu arraches son odeur, répondis-je en réduisant l'espace entre nous. Je veux que tu écrases ta cendre sur ce qui lui sert de fierté. Je veux qu'en rentrant, il respire la fin de sa sécurité.

Je ne cherchais pas l'extase, je cherchais le sel sur la plaie. Je voulais que le corps de Marc, sa rudesse, sa sueur, devienne l'acide qui dissoudrait l'épouse parfaite. Il m'attrapa le poignet, ses doigts s'enfonçant dans ma chair jusqu'à l'os. Il n'y avait aucune tendresse, juste une collision nécessaire. Il me fit basculer. Le matelas s'affaissa sous cette intrusion brutale, une plainte sourde du sommier protestant contre le désordre.

Sous moi, les draps froids me brûlaient la peau. Ils sentaient le propre, le savon coûteux, l'odeur de la cage. Marc s'empara du tissu de ma robe, le froissant, le tordant sans un regard pour le prix de la matière. À chaque contact, je visualisais Adrien, son sourire patient et ses mains immaculées. Je l'imaginai flairant l'odeur du fauve dans les fibres du lit.

— Tu es une sale petite chose, souffla Marc, sa barbe drue griffant mon cou.

— Pire que ça, répliquai-je dans un râle.

La culpabilité ne vint pas. Ce qui monta, c'était une dévotion pour le chaos. Chaque marque sur ma peau, chaque craquement de la structure du lit, était une respiration. Ce n'était plus un refuge, c'était un champ de décombres. Marc défit sa ceinture ; le bruit du cuir claquant contre le bois fut comme une détonation. Je fermai les yeux, savourant l'infamie du poids qui m'écrasait. Ce n'était pas de l'amour, c'était l'exorcisme de la symétrie.

La main de Marc s'abattit sur ma hanche, ses callosités labourant ma peau. Il n'y avait aucune des manières écoeurantes dont Adrien abreuvait nos nuits. Ici, le silence était rompu par le bruit des corps qui s'entrechoquent et de la soie qui cède. Je fixais le plafond, sentant la chaleur de l'agresseur dissiper le froid des draps. Chaque poussée était un coup de masse porté à la statue de porcelaine que j'avais sculptée pour satisfaire le monde.

Une étincelle tomba de sa cigarette, perçant un orifice noir dans le drap de dessus, une brûlure irréversible. Ce trou était une victoire. Je griffai le dos de Marc, cherchant la douleur pour m'ancrer dans cette réalité poisseuse. J'étais devenue l'architecte de ma propre ruine, savourant l'instant où la sueur de cet étranger se mêlait à l'odeur du foyer pour créer un parfum de trahison que rien ne pourrait laver.

— Tu penses à lui ? grogna-t-il, sa voix comme un frottement de gravier.

— Je pense à la trace que tu laisses, murmurai-je, la tête renversée. Je pense au poison que j'injecte dans les fondations.

Ses doigts s'enfoncèrent plus profondément, laissant des empreintes violacées, mes seuls bijoux réels pour les jours à venir. Le rythme devint saccadé, violent, une démolition méthodique de la paix bourgeoise qui m'avait servi de linceul. Le lit gémissait, chaque grincement résonnant comme une insulte à mes vœux. Quand le dénouement arriva, sec et sans grâce, je ressentis une plénitude noire.

Marc se retira, se rhabillant avec la hâte d'un homme qui a fini une tâche ingrate. Il écrasa son mégot dans une coupelle qui n'avait jamais servi. Je restai là, défaite au milieu des draps froissés et souillés, contemplant le désastre. Le silence revint, mais il était chargé d'une odeur de fumée et de sexe, celle d'un espace profané. Adrien reviendrait, il poserait ses mains propres sur ce lit, ignorant qu'il s'allongeait dans les cendres de sa vie, tandis que moi, je sourirais dans l'ombre, habitée par le dernier clou que je venais d'enfoncer.

Chapitre 8

La Nausée du Sacré

L'air de la salle à manger empestait la pivoine et le civisme, une fragrance de vertu si compacte qu'elle me collait au palais comme un résidu de fiel. Autour de la table en acajou, les rires de la belle-famille ricochaient contre les boiseries avec la précision mécanique d'une horlogerie de luxe, célébrant l'ordre, la lignée, et ce calme plat qui n'est que l'antichambre de la décomposition. Au centre de ce panthéon de convenances siégeait Antoine, mon époux. Son profil aquilin découpait l'obscurité de la pièce avec une noblesse proprement insultante. Il riait d'une plaisanterie fade de son oncle, et ce son — pur, limpide, insupportable — m'entaillait les tempes comme un scalpel mal affûté. Sa bonté n'était pas un choix, c'était une pathologie ; un rempart d'ivoire derrière lequel il m'enfermait, m'étouffant sous des couches de bienveillance aussi lourdes que des linceuls de soie damassée.

Je fixai le cristal de mon verre, observant les bulles de champagne mourir à la surface, métaphore pathétique de ma propre existence. Sous la nappe, la main d'Antoine vint chercher la mienne. Ses doigts longs et chauds s'entrelacèrent aux miens avec une dévotion qui me fit l'effet d'une brûlure au troisième degré. Il pressa ma paume. Un geste de possession. Un geste de réassurance. Un geste destiné à me dire que j'étais son ancre, alors que je ne rêvais que de voir le navire sombrer corps et biens dans une eau saumâtre. Cette certitude qu'il avait de me posséder par la grâce déclencha une onde de nausée si violente que je dus mordre l'intérieur de ma joue pour ne pas hurler. Sa perfection était son véritable crime : une agression silencieuse qui annulait mon identité, transformant chaque battement de mon cœur en un acte de parjure.

— Tu es si pâle, ma chérie, murmura-t-il à mon oreille.

Son souffle portait un arôme de menthe et d'innocence. Le son de sa voix, cette musique de cathédrale, m'irritait jusqu'au sang. Je relevai les yeux vers lui, cherchant une faille, un reflet de vice, une ombre de cruauté qui aurait pu nous rendre égaux. Rien. Je n'y trouvai que ce miroir déformant d'altruisme qui me renvoyait l'image d'une créature abjecte. Je savais que si je lui avouais en cet instant les pensées qui me lacéraient — le désir de le voir s'effondrer, de salir sa réputation, d'offrir mon corps à un inconnu dans une ruelle pour le seul plaisir de sentir l'infamie couler sur ma peau — il me pardonnerait. Il me pardonnerait avec une douceur christique. Ce pardon était ma cellule de prison ; une architecture invisible où chaque pierre était scellée par son incapacité viscérale à concevoir le mal.

Le dîner s'étirait, les plats se succédaient comme les actes d'une pièce dont je détestais l'auteur. À ma droite, William m'observait avec une intensité qui tranchait avec la léthargie ambiante. Ses yeux sombres sondaient le vide derrière mon sourire de façade. Lui ne voyait pas l'épouse modèle. Lui flairait la charogne, cette odeur de décomposition morale que je ne parvenais plus à masquer sous mon parfum. Entre nous, le silence était un câble électrique tendu à rompre. Je bus mon vin d'un trait, cherchant la brûlure, cherchant n'importe quoi qui ne soit pas cet ennui sacré.

Je posai ma fourchette — le métal cliqueta contre la porcelaine avec un fracas de fin du monde — et je me levai sans un mot. Antoine esquissa un mouvement pour m'escorter, prêt à être le pilier dont je voulais scier la base de mes propres dents. Je plaquai une main sur son épaule, le forçant à rester assis. Pour la première fois de la soirée, je sentis une étincelle de vie en constatant sa surprise. C'était une fissure infime dans le vernis, mais c'était le début de l'effondrement. J'avais besoin de sortir, de respirer l'air pollué de la nuit, loin de cette sainteté domestique qui me rongait l'âme comme un acide tiède.

L'air du couloir me frappa comme une insulte nécessaire, une gifle thermique qui balaya l'odeur de chapon rôti et de courtoisie rance. Derrière la porte close, les rires

feutrés de ma belle-famille résonnaient comme le tintement de chaînes précieuses. Antoine était sans doute en train de justifier mon départ avec cette bienveillance écœurante, expliquant à ses parents que la fatigue m'accablait, transformant ma haine en une simple migraine de petite chose fragile.

Cette pensée me fit grincer des dents, un bruit d'os contre l'émail qui se perdit dans le silence du grand escalier. Je détestais sa compréhension. Je détestais la manière dont il déshabillait mes colères de leur venin pour les transformer en symptômes cliniques. Sa bonté était un gaz inodore, une substance toxique qui s'infiltrait dans chaque pore de ma peau. Il ne m'aimait pas ; il vénérât l'idée d'une femme à sauver. Et dans ce rôle de sainte nitouche qu'il m'avait assigné, je sentais mon identité se putréfier.

— La lumière du salon ne vous sied guère, n'est-ce pas ?

La voix était basse, chargée d'une électricité statique. William était sorti. Il se tenait là, dans l'ombre du vestibule, silhouette sombre absorbant la faible lueur des appliques. Il ne portait pas le masque de sollicitude d'Antoine. Il ne demandait pas si j'avais besoin d'un verre d'eau. Il restait immobile, le regard fixé sur la cambrure de mon dos avec une impudence qui me fit l'effet d'une caresse violente. Il flairait l'odeur du désastre.

Je me retournai lentement, mes doigts crispés sur le satin de ma robe. William fit un pas vers moi, brisant l'espace de sécurité, et je sentis le parfum du tabac froid et de l'ambre. Il était le désordre. Il était la boue. Il était tout ce que ma vie de château s'efforçait d'exclure avec une méticulosité chirurgicale.

— Ce n'est pas la lumière, William, articulai-je d'une voix rauque. C'est la pureté. Elle m'étouffe.

Il laissa échapper un rire court, un son guttural qui vibra jusque dans mes entrailles. Il posa une main sur le mur, juste au-dessus de mon épaule, m'enfermant contre la paroi

froide. Son regard plongea dans le mien, sans pitié, cherchant la noirceur. À cet instant, l'image de mon mari, assis à quelques mètres de là, devint une abstraction insupportable.

— Alors laissons-la mourir de faim, cette pureté, murmura-t-il, ses lèvres frôlant mon oreille. On ne punit pas un saint avec des mots, on le punit en devenant le démon qu'il refuse de voir en nous.

Sa main libre descendit vers ma taille, ses doigts s'enfonçant dans ma chair avec une brutalité qui m'arracha un soupir de soulagement. C'était la première fois de la soirée que je me sentais exister — non comme une épouse, mais comme une proie. Je savais qu'en cet instant, je détruisais tout. Et c'était précisément cette certitude de la ruine totale qui me fit basculer la tête en arrière, offrant ma gorge au prédateur, tandis que l'ombre de mon mari, projetée sous la porte du salon, semblait s'étendre sur le sol comme une tache de sang.

Chapitre 9

L'Addiction au Venin

Le cristal du verre à pied cogna contre mes dents. Un choc sec, une fêlure imminente dans le silence métronomique de ce dîner. Julien avait tout orchestré avec une précision de condamné. Il me fixait avec cette tendresse larmoyante, cette bienveillance qui, jour après jour, m'étouffait comme une main gantée de velours pressée sur mes narines. Chaque fois qu'il effleurait mes doigts, je sentais le poids de ce mariage — un linceul de soie brodé de convenances — s'enrouler autour de mes chevilles pour m'empêcher de courir vers l'abîme. Je n'étais plus une épouse ; j'étais une relique de musée, astiquée sous cloche par un homme trop pur pour voir que la poussière qu'il époussetait était en réalité de la cendre froide.

— Tu sembles ailleurs, Elena, murmura-t-il. Sa phalange frôla la mienne.

Je ne répondis pas. Je savourais l'acidité de mon mépris. Sur le bois précieux de la table, mon téléphone, délibérément posé l'écran vers le haut, se mit à vibrer. Une pulsation électrique qui brisait l'harmonie factice de la pièce. C'était Marc. Ou peut-être William. Le nom n'avait aucune importance ; seule comptait l'onde de choc. Je voulais qu'il voie l'aperçu du message, qu'il lise ces mots crus, ces promesses de souillure qui lacéraient la nappe en lin blanc et l'odeur écœurante des bougies parfumées. Je cherchais l'étincelle de la fin, le point de bascule où l'innocence de Julien se fracasserait contre la réalité de ma propre déchéance.

— C'est le bureau, mentis-je, la voix aussi tranchante qu'un scalpel. Un dossier qui refuse de se clore.

Julien sourit. Ce sourire d'une naïveté criminelle me fit l'effet d'un venin. Il se leva,

contourna la table, ses pas étouffés par le tapis d'Orient. Lorsqu'il posa ses lèvres sur ma tempe, je fermai les yeux pour mieux visualiser la main de Marc s'agrippant à ma nuque dans l'obscurité d'un parking. La pureté de Julien était mon supplice, une drogue douce qui me rendait folle de rage. Je détestais sa bonté comme on déteste une prison dont les barreaux seraient faits de sucre. Chaque geste tendre était un clou supplémentaire enfoncé dans mon cercueil conjugal.

Je repoussai ma chaise. Le crissement du bois sur le parquet déchira l'air. Je pris mon téléphone, les doigts parcourus d'une anticipation fiévreuse, et je déverrouillai l'écran sous ses yeux. Je ne cherchais plus à dissimuler la photo. C'était Marc. La mâchoire serrée, l'air prédateur, un cliché pris dans l'intimité d'une chambre d'hôtel dont l'odeur de tabac froid me hantait encore. Je fixai Julien, mes pupilles dilatées, attendant que le doute s'insinue enfin dans son regard bleu si limpide.

— Elena ?

Sa voix changea. Une note d'inquiétude, infime, alors qu'il faisait un pas de plus. Je ne reculai pas. Au contraire, je posai l'appareil sur le buffet, l'image bien en évidence. J'offrais ma propre ruine sur un plateau d'argent. Le silence s'étira, lourd, poisseux. Julien ne s'empara pas du téléphone immédiatement ; il laissa sa main flotter au-dessus de l'écran comme s'il craignait la morsure d'un reptile. Ses doigts de pianiste tremblaient, une oscillation minuscule que je contemplais avec une curiosité de biologiste.

Il finit par saisir l'appareil. Le mouvement fut lent, solennel. La lumière bleutée frappa son visage, accentuant les cernes que son dévouement avait creusés, et je vis ses pupilles se rétracter. Marc, sur l'écran, affichait une arrogance carnassière, la peau encore luisante de l'effort. Un homme qui ne demandait pas la permission, mais qui prenait. Mon mari restait immobile, statue de sel dans notre décor de catalogue.

— Qui est-ce ? murmura-t-il enfin. Un fil ténu, une plainte étranglée.

Je fis un pas vers lui, envahissant son espace. Mon parfum — cette fragrance coûteuse et artificielle — se mêla à l'odeur du rôti qui refroidissait. Je ne voulais pas d'excuses, pas de mensonges. La vérité était la seule arme capable de déchirer le linceul. Je voulais qu'il voie la femme derrière le masque, celle qui s'épanouissait dans la moiteur des hôtels de seconde zone.

— C'est l'homme qui me rappelle que je suis en vie quand ton confort m'assassine, lâchai-je.

Chaque mot tomba comme une lame. Il leva les yeux, et pour la première fois, j'y vis une douleur si primitive qu'elle me coupa le souffle. Ce n'était pas de la colère, mais une incrédulité dévastatrice. Il reposa le téléphone sur le buffet avec une dignité qui me fit horreur.

Le silence reprit ses droits, mais il était désormais peuplé de spectres. Nous étions là, deux étrangers séparés par un buffet en merisier, attendant que le plafond s'écroule. J'avais enfin introduit le loup dans la bergerie, souillé l'autel avec le sang de ma trahison. La perspective de la ruine totale me procurait une ivresse que sa tendresse n'avait jamais effleurée. Au bord du précipice, au milieu des décombres de notre vie parfaite, je me sentis enfin respirer.

Chapitre 10

La Morsure de Marc

L'obscurité du bureau n'était pas un vide. C'était une masse. Une masse de cuir, d'acajou et de poussière en suspension qui pesait sur mes épaules. Marc se tenait devant la baie vitrée, immobile. Une ombre découpée sur le scintillement de la ville, ces milliers de lumières qui ressemblaient à des cierges de deuil. Entre nous, sur le bureau, mon téléphone portable. Un rectangle de verre noir. Froid. Tranchant comme une menace.

Marc posa son index sur l'écran. Il le fit glisser vers moi. Lentement. Très lentement. Un sourire sans chaleur étira ses lèvres.

— Appelle-le, murmura-t-il.

Sa voix était un frottement de papier de verre. Elle fit vibrer la base de ma nuque. Je m'approchai de l'objet, ce petit morceau de technologie qui me reliait encore à ma vie de façade, à cette cage de coton où Pierre m'attendait. Pierre. Pierre et sa voix qui sentait la sécurité. Pierre et ses mains qui ne savaient que caresser sans jamais laisser de trace. L'idée de l'anéantir par le son de ma propre voix m'apporta une décharge de chaleur brutale.

Marc s'approcha. Son souffle, lourd et chaud, vint balayer mon oreille. Ses mains, larges, impitoyables, se refermèrent sur mes hanches. Il me pressa contre le rebord du bureau. Le bois était dur. Le bois était froid.

— Dis-lui que tu es en retard. Dis-lui que le dossier est long. Prends ta voix de petite épouse, celle que tu travailles chaque matin devant la glace, ordonna-t-il en

déboutonnant mon chemisier.

Le contraste me coupa le souffle : la froideur de l'écran sous mon pouce, la brûlure de sa paume sur ma peau. Je déverrouillai l'appareil. Le visage de Pierre apparut en fond d'écran. Souriant. Aveugle. Sa pureté était une insulte. Je ne ressentais pas de poids, seulement une excitation acide, une drogue que Marc injectait par chaque pore alors qu'il libérait mon sein et en pinçait le sommet. Je lâchai un soupir. Un petit bruit de bête prise au piège.

— Compose le numéro, exigea-t-il.

Le métal de sa ceinture cliqueta. Un son sec. Définitif. Chaque tonalité résonnait dans le silence comme un glas. Mon cœur battait contre mes côtes, si fort que j'eus peur qu'il l'entende à l'autre bout du fil. Puis, Marc entra en moi d'un coup sec. Une invasion sans préambule qui me fit cambrer le dos, les yeux fixés sur le plafond blanc, alors que la voix de mon mari s'élevait enfin.

— Allô ? Chérie ? Tu es encore au bureau ?

Sa voix était douce. Inquiète. Trop douce.

Je mordis ma lèvre jusqu'au sang. Marc imposait un rythme régulier, une mécanique de puissance qui visait à briser ma dernière barrière. La sueur perla sur mon front. Je fixais les dossiers rangés sur les étagères, symboles d'une vie ordonnée qui s'effondrait à chaque coup, chaque va-et-vient, chaque seconde de ce mensonge physique.

— Oui... Pierre... je... je termine un dernier compte-rendu, parvins-je à articuler.

Ma voix chancelait. Elle était hachée, déformée par l'effort de cacher le chaos. Marc resserra sa prise sur ma gorge. Ses doigts m'empêchaient presque de respirer. Il accéléra. Ses yeux étaient ancrés dans les miens, s'assurant que je ne perdais rien de

ma propre trahison. Pierre continuait de parler. Il racontait sa journée. Il demandait s'il devait garder le dîner au chaud. Son innocence agissait comme un acide.

— Ne m'attends pas... va te coucher, soufflai-je.

Mon corps était sur le point de se fragmenter. Marc se pencha pour mordre mon épaule. Une marque qui resterait. Pierre me dit qu'il m'aimait. Ce mot sonna comme une condamnation. Je raccrochai brusquement. Le téléphone glissa sur le tapis.

****Silence.****

Pendant de longues secondes, le silence fut total. Marc s'arrêta. Il ne bougeait plus, son front contre mon dos, nos respirations s'accordant dans l'air vicié du bureau. C'était le creux de la vague. La ville continuait de briller derrière la vitre, indifférente. Je fixai une tache d'encre sur un dossier. Je me sentais vide, une enveloppe de soie et de sueur.

Puis, le mouvement reprit. Mais différemment. Plus lent. Plus profond.

Marc me retourna brusquement. Il m'allongea parmi les dossiers éparpillés, les stylos de luxe qui roulaient sur le sol, les contrats froissés. J'écartai les jambes, une offrande silencieuse. Mes doigts griffèrent le buvard en cuir. La culpabilité n'était plus une pensée, c'était une sensation physique, un courant électrique qui parcourait mon échine à chaque poussée. Je voulais qu'il laisse des traces. Je voulais des trophées secrets que je contemplerai seule devant mon miroir, sous des pulls à col roulé.

La fin vint comme une rupture. Un effondrement qui me laissa pantelante. Marc se retira sans un mot. Il rajusta ses vêtements avec une désinvolture qui me rappela ma place : un champ de ruines nécessaire à son plaisir.

Je restai là, étendue sur l'acajou, le froid de la pièce regagnant du terrain sur ma peau

moite. J'écoutai le bruit métallique de sa ceinture qu'il refermait. Le téléphone, au sol, me jugeait de son œil noir. Je savais qu'en rentrant, je glisserais mes draps de soie entre Pierre et moi. Je feindra la fatigue. Mais l'odeur de Marc et le goût du sel resteraient incrustés dans mes pores.

J'étais vivante dans l'ombre. Le linceul de mon mariage n'avait jamais été aussi doux à porter que maintenant, maculé par cette vérité brute.

Chapitre 11

Le Silence des Agneaux Domestiques

Julien s'approche. L'inclinaison de son buste trahit cette sollicitude qui me scalpe les nerfs. Ses doigts se posent sur mes tempes. Il croit apaiser ; il ne fait qu'injecter la tiédeur de notre existence commune, ce calme plat des eaux dormantes où l'on s'asphyxie en silence. « Tu travailles trop, ma chérie. Ce séminaire t'a vidée », murmure-t-il d'une voix lactée. Il est aveugle. Il ne voit pas l'adrénaline qui pulse encore sous ma jugulaire. Il ignore tout des mains de Marc, de leur poigne sur mon cou, quelques heures plus tôt, dans le ciment froid d'un parking désert.

L'insulte est là, nichée dans sa compassion. Il me veut réceptacle de fatigue ; je suis un brasier de perversion. Je me dégage avec une lenteur calculée. Je refuse son regard trop clair, ce miroir de pureté qui m'obligeait autrefois à voir ma noirceur. Aujourd'hui, cette noirceur est ma seule amie fidèle. Sa gentillesse est un poison lent. Sa dévotion est une anesthésie. Il range mon sac, il prévoit mon dîner, il lisse ma vie. Il veut soigner mon autonomie comme on soigne une maladie honteuse.

Le clic de la serrure résonne. Un coup de feu dans le silence ouaté de l'avenue Montaigne. Seule dans la suite parentale, je déboutonne la soie. Je cherche les marques. Je cherche les preuves. Je cherche les stigmates de ma survie sous le poids de sa bienveillance. Le miroir me renvoie une étrangère. Une prédatrice. Mes narines frémissent encore du souvenir de la sueur et du cuir. Je ne suis pas fatiguée. Je suis affamée. Affamée de ma propre ruine. Affamée de la bête qui apprend enfin à mordre la main qui la nourrit de fadeur.

La moquette est trop douce sous mes pieds nus. Mes pensées, elles, sont des lames de rasoir. Julien frappe doucement. Un son feutré. Un son qui réclame. Un son qui

mendie ma présence dans son bonheur domestique. Je ne répondrai pas. Je laisse le silence s'épaissir, devenir un mur, devenir une tombe. Je savoure mon mépris pour son innocence. Je savoure le désir de le voir s'effondrer quand il découvrira quel monstre dort dans son lit. Chaque seconde de son attente est une victoire. Chaque seconde est un clou dans le cercueil de notre union de façade.

La soie glisse sur mes épaules. Elle s'amoncelle à mes pieds comme une peau morte, révélant la cartographie de mes péchés. Sous la lumière crue, les marques laissées par Marc virent au violet sombre, au bleu profond, au noir de jais. Ce ne sont pas des blessures, ce sont des ancrs. Un rappel brutal : sous le vernis de l'épouse parfaite, le corps respire encore, avide de morsures. Julien, derrière le chêne verni, m'imagine sans doute enveloppée de coton. Il m'imagine enfant malade. Je célèbre le deuil de ma vertu.

« Élise ? Je t'ai préparé une verveine... »

Sa voix traverse la porte, gluante, obscène à force de douceur. Chaque syllabe est une tentative de me ramener dans l'enclos. Il veut lisser mes plumes, oublier qu'il a épousé une louve qui rêve d'asphalte et de sang. Je m'approche du miroir. Mon haleine trouble la surface glacée. Mon visage s'efface. Ne restent que mes yeux, deux puits d'insatisfaction où se noie mon humanité. Je n'ai aucune pitié pour cet homme dont le crime est de m'aimer sainement. Je veux souiller ce temple bourgeois. Je veux transformer ce velours en un terrain de chasse sordide.

Le silence est ma réponse. Un vide lourd que je prolonge pour le forcer à contempler son impuissance. Je m'assieds sur le bord du lit. J'observe l'ombre de ses pieds sous la porte. Deux taches sombres. Immobiles. Pieds d'agneau. Pieds de sacrifice. Il m'offre un refuge, je n'y vois qu'un tombeau. L'image de Marc surgit : son regard qui a deviné, dès la première seconde, que je n'attendais que l'étincelle pour brûler ma vie. Une onde de chaleur irradie en moi. Un spasme de trahison. Ma seule boussole.

Je me glisse enfin sous les draps froids. Je refuse la douche. Je garde l'odeur de l'autre sur ma peau. Demain, je remettrai le masque. Demain, je sourirai à ses anecdotes de bureau. Je l'embrasserai sur la joue avec la ferveur d'une Judas moderne. Le pouvoir n'est pas dans la fuite, il est dans cette duplicité. Dormir contre son cœur tout en calculant l'heure du prochain rendez-vous avec l'abîme. Il est mon ancre, et j'aime la sensation de la chaîne qui se resserre autour de ma cheville. Elle rend chaque trahison plus délicieusement fétide.

Chapitre 12

La Messe Noire du Séminaire

L'air conditionné de la suite 412 battait la mesure, un souffle mécanique qui lissait l'électricité poisseuse de la pièce. Sur le seuil, mes talons s'enfonçaient dans la moquette sombre. Le cliquetis de la serrure électronique scella le silence derrière moi. William ne bougea pas, adossé au minibar, son verre de cristal captant les reflets de la pénombre. Marc occupait le sofa, une masse immobile aux jambes écartées. Aucun mot. Ils m'attendaient.

La douceur de mon mari s'évapora. Je ne voyais plus ses baisers tièdes, mais le regard de William qui parcourait ma robe de soie grise. Mon mariage n'était plus qu'une cage dorée, une suite de « je t'aime » agissant comme des clous sur mon cercueil de femme rangée. Ici, dans cette pénombre chargée de tabac froid, la perfection bourgeoise qui m'étouffait n'avait plus cours. J'étais une proie.

— Tu es en retard, dit William.

Sa voix était blanche, dénuée d'émotion, plus tranchante qu'une insulte. Il s'approcha avec une lenteur calculée. Je ne reculai pas. La lumière du couloir dessinait des ombres massives sur les murs, transformant ce séminaire professionnel en une cérémonie dont ma dignité ferait les frais. Marc se leva, sa silhouette absorbant l'espace. Il n'y avait rien de romantique dans son approche, seulement une avidité brute.

— Elle hésite, railla Marc d'un ton caverneux. Elle croit encore que ses orchidées et sa berline propre vont la protéger.

Le mépris dans ses mots me gagna comme un venin. À cet instant, mon mari vérifiait sans doute la pression des pneus ou arrosait le salon. Son innocence était mon poison. En rejoignant William et Marc, je ne cherchais pas une caresse, mais la démolition de ma façade de porcelaine. Je voulais qu'ils arrachent ma moralité pour libérer ce qui battait, affamé, sous mes côtes.

William posa sa main sur ma nuque. Ses doigts s'enfoncèrent dans mes cheveux, ruinant mon brushing d'un geste sec. Le contraste entre le froid de son verre et la chaleur de sa paume me fit tressaillir. Un spasme de joie sauvage.

— Pas de séduction entre nous, murmura William à mon oreille. Nous savons pourquoi tu es là, sainte nitouche. Tu es venue pour qu'on te rappelle ton parjure.

Sa main se resserra. Il me força à lever le menton vers Marc. Je sentais le souffle de ce dernier, l'odeur musquée de son dédain. Le silence s'épaissit. Durant les conférences de la journée, nos regards avaient scellé ce pacte d'infamie. Je n'étais pas leur victime ; j'étais l'architecte de mon propre désastre.

— Alors, commence, ordonna Marc en croisant ses bras puissants. Montre-nous ce que vaut la promesse que tu as faite à ce pauvre type qui t'attend.

Une vague de chaleur m'envahit. Mes doigts trouvèrent la fermeture éclair dans mon dos. Ils tremblaient d'une impatience dévorante. Les graphiques de vente et les sourires devant la machine à café n'étaient plus que des cendres. Dans cette suite, la morale avait laissé place à une géométrie du désir où je n'avais plus rien à perdre.

Le curseur de métal glissa avec un bruit sec. Le tissu de ma robe s'ouvrit, s'abandonnant à la gravité pour s'échouer à mes pieds. Je restai là, exposée, n'offrant à leurs regards que la dentelle noire de mes sous-vêtements et ma chair frissonnante.

William maintenait ma tête en arrière, m'obligeant à fixer le plafond blanc, aussi

aseptisé que mon foyer. Marc détaillait mes courbes avec une lenteur insultante. Il ne m'admirait pas ; il inspectait un territoire conquis.

— Tu es si propre, murmura Marc, sa voix n'étant qu'un râle de mépris. Tes draps doivent encore sentir la lavande et l'ennui.

Je fermai les yeux. L'image de mon mari cherchant ma main dans l'obscurité de notre chambre me revint. Sa bonté était mon supplice. Ici, entre ces deux prédateurs, je trouvais enfin l'oxygène. Je voulais être éparpillée aux quatre coins de cette suite anonyme.

— Regarde-moi, ordonna William, tirant sur mes mèches. Ne te réfugie pas dans tes pensées. Reste dans l'infamie.

Il me fit pivoter brutalement contre le torse de Marc. La chemise amidonnée griffa ma peau. Une tenaille de muscles et de mauvaises intentions m'encercla. Marc enfonça ses doigts dans ma hanche, promettant des marques que je devrais dissimuler dès mon retour. Des stigmates gravés dans l'épiderme.

— Qu'est-ce qu'il dirait, ton gentil mari, s'il te voyait supplier pour qu'on t'arrache ton dernier reste de décence ? demanda Marc contre mon cou.

— Il ne comprendrait pas, parvins-je à articuler, la gorge nouée. Je suis déjà morte dans sa vie parfaite.

William fit courir sa main le long de mon dos nu. Chaque millimètre de contact dissolvait ma volonté. Je n'étais plus une épouse, ni une directrice ; j'étais l'objet de leur dédain, un trophée partagé pour souligner la vacuité de mon existence. La chute était totale, et rien ne pourrait plus me laver.

Chapitre 13

L'Hémorragie du Mensonge

Le cachemire noir serrait ma gorge avec une précision chirurgicale, étouffant jusqu'au moindre tressaillement de ma pomme d'Adam. Sous la maille onéreuse, la peau de mon cou ne m'appartenait plus ; elle était une cartographie de débauche, marbrée de stigmates violacés que William avait imprimés avec une ferveur de bête. J'ajustai le col devant le miroir, observant cette étrangère aux pupilles dilatées qui habitait mon reflet. Le silence de l'appartement bourgeois pesait, une chape de plomb doré où chaque particule de poussière semblait dénoncer ma trahison.

Julien entra sans frapper. Son sillage de savon frais et de certitudes m'agressa plus violemment que n'importe quelle main masculine. Il posa ses doigts sur mes épaules — des doigts longs, propres, qui n'avaient jamais connu la boue. Son regard dans la glace était d'une limpidité écœurante, un miroir d'eau pure dans lequel je me voyais sombrer. Il embrassa ma tempe, un geste d'une tendresse si absolue qu'il en devenait obscène face à la violence que je portais encore dans mes reins.

— Tu es superbe dans ce noir, Sarah, murmura-t-il, sa voix vibrant d'une dévotion qui me serrait le cœur. Mais tu ne trouves pas qu'il fait un peu chaud pour un col roulé ?

Un spasme glacé parcourut mon échine. Je forçai mes muscles faciaux à composer le masque de la normalité. Je sentais l'hématome sous le tissu battre au rythme de mon sang, une horloge biologique dérégulée comptant les secondes avant l'effondrement. Le mensonge montait dans ma gorge, épais, ferreux.

— Je me sens un peu fébrile, mentis-je, ma voix n'étant qu'un fil ténu. Un simple frisson qui ne veut pas me quitter.

Sa main quitta mon épaule pour venir se poser sur mon front. Il cherchait une fièvre physique là où seule brûlait une infection contractée dans des draps froissés. Sa pureté était mon poison, une lumière trop vive qui accentuait les ombres de ma propre corruption, me poussant à chercher refuge dans la cruauté lucide de William. Je n'avais pas besoin d'un mari à cet instant ; j'avais besoin d'un bourreau pour valider l'horreur que je ressentais.

Je me détournai, feignant de chercher un bijou au fond d'un coffret en bois de rose. Julien fit glisser ses doigts le long de ma taille, un effleurement si léger qu'il agissait comme un fer rouge sur ma chair encore vibrante des sévices de la veille. Sous le cachemire, l'ecchymose gravée au creux de ma clavicule pulsait avec une régularité de métronome. Je l'observais dans le reflet, son visage n'étant qu'un canevas de sérénité domestique, et je fus saisie par une pulsion de haine face à son incapacité à flairer l'odeur de la décomposition qui émanait de moi.

— Tu es si lointaine ces derniers temps, Sarah.

Il n'attendit pas de réponse, son pouce déviant vers le bord de mon haut, cherchant sans doute à ajuster le tissu. Je lui saisis le poignet, ma poigne trop ferme, trop électrique. Dans ses prunelles claires, je vis passer l'ombre d'un doute, une première fissure dans la porcelaine de sa confiance, et je ressentis une satisfaction féroce. Je ne voulais pas de sa protection.

— J'étouffe ici, Julien, ce chauffage est insupportable, tranchai-je, les mots ayant le goût métallique du sang.

Il retira sa main, l'air blessé. Cette douleur visible fut la seule chose qui me fit me sentir vivante dans ce mausolée conjugal. Je me tournai vers la fenêtre pour regarder la pluie rayer la vitre. Quelque part, dans un appartement qui ne sentait ni la lavande ni la lessive de luxe, William attendait sans doute déjà que je revienne m'offrir à sa

brutalité. Je n'étais plus une épouse, j'étais une collection de secrets dissimulés derrière une garde-robe de prix, une enveloppe évidée qui ne trouvait sa consistance que dans l'ombre portée d'un autre lit. L'hémorragie ne s'arrêtait pas ; elle inondait la pièce, noyant Julien dans mon silence tandis que je dérivais, ivre de ma propre perte.

Chapitre 14

Le Dégoût du Pardon

La lumière bleue de l'écran taillait ses traits avec une précision de scalpel. Sous cette lueur spectrale, le visage de mon mari n'était plus qu'un masque de cire froide, les yeux rivés sur les mots que William m'avait jetés à trois heures du matin. Dans le silence de la chambre, le craquement de ses articulations sonna comme une détonation. Pourtant, sa cage thoracique montait et descendait avec une régularité écœurante. Je restais là, les pieds nus s'enfonçant dans le tapis épais, attendant le fracas, la morsure d'un ongle, l'éclat de verre qui aurait enfin brisé l'asphyxie de notre décor. Je voulais qu'il hurle. Je voulais que sa main s'écrase sur le bois de la commode. J'avais besoin d'une balafre physique pour égaler la brûlure de ma trahison.

Il posa le téléphone sur le marbre de la table de chevet. Le clic du plastique contre la pierre fut d'une douceur insoutenable.

— Tu devais te sentir bien seule pour chercher du réconfort auprès d'un homme pareil, murmura-t-il.

Sa voix était lactée, sans une seule aspérité, lisse comme un galet. Le dégoût me monta à la gorge, acide. Ce n'était pas de la pitié, c'était une amputation. En me pardonnant avant même que je ne puisse cracher une excuse, il me murait vivante dans sa propre perfection. Il ne voyait pas ma noirceur ; il la recouvrait d'une couche de chaux blanche, m'effaçant sous sa bonté.

Il se leva. Sa silhouette était trop droite, trop saine dans son pyjama de soie grise. L'odeur de son savon à la lavande m'agressa les narines, une odeur de propre qui

puait la mort.

— Je ne t'en veux pas, Élise.

Il posa ses mains sur mes épaules. Ses paumes étaient tièdes, sèches, ces mains de bâtisseur qui ne savaient pas détruire.

— Nous allons oublier ce message. Nous allons recoudre cette fêlure ensemble. Ce n'est pas toi, ce n'est qu'un vertige.

Chaque mot était un clou enfoncé dans mes muscles. Il me volait ma faute. Il transformait mon vice en une simple fatigue, une migraine passagère. Sa clémence était une insulte, un viol de ma volonté. À cet instant, je sus que le briser n'était plus un luxe, mais une nécessité de survie. S'il refusait de voir le monstre, j'allais lui faire dévorer ses propres entrailles.

Je me laissai glisser contre son torse, feignant de m'effondrer, mais mes ongles creusèrent la chair de mes paumes jusqu'à ce que je sente le fer du sang.

— Tu as raison, Julian, soufflai-je contre son cou, ma voix déjà chargée du venin que je préparais. Je suis tellement désolée.

Dans l'ombre de son épaule, mes yeux restaient grands ouverts, fixant le vide. Son pardon était une exécution ; ma réponse serait une éviscération lente. Je ne voulais plus seulement le tromper ; je voulais le contaminer.

Sa main glissa dans mes cheveux avec une lenteur de taxidermiste. Julian ne pardonnait pas : il m'empaillait. Sous mes doigts, le coton de sa chemise me brûlait la peau. Je restai là, nichée contre ce cœur dont le battement métronomique me frappait le front comme une torture goutte à goutte. Il attendait que je redevienne sa petite épouse de porcelaine, ignorant que l'argile était pétrie de boue.

— Dors maintenant, murmura-t-il. Demain, le ciel sera bleu.

Je fermai les paupières, simulant la chute, tandis qu'une symphonie de verre pilé hurlait dans mon crâne. Dès que sa respiration se fit lourde — ce sommeil des justes qui me donnait des envies de meurtre — je me dégageai avec une fluidité de couleuvre. Le parquet resta muet sous mes pas. La maison elle-même semblait complice de sa sérénité stupide.

Je m'enfermai dans la salle de bains. Sous les spots crépitants, mon visage n'avait rien d'une pénitente. J'étais une prédatrice affamée par trop de jeûne moral. Je saisis le téléphone, la vitre encore poisseuse de ses empreintes, et composai le numéro de William.

Le signal de tonalité résonna comme un compte à rebours. William décrocha à la troisième sonnerie. Son silence n'était pas fait de paix, mais de cette tension animale qui précède la curée.

— Il a vu le message, chuchotai-je. La voix était un fil de soie noire. Et il m'a pardonné, William. Il m'a traitée comme une gamine égarée.

Un rire sec, un grognement de gorge, vibra dans l'appareil.

— Il est plus cruel que prévu, répondit-il.

William comprenait. Lui savait que la bonté de Julian était une arme de destruction massive. Il ne s'agissait plus de se rouler dans des draps d'hôtels ; je voulais que William s'installe à notre table, qu'il boive dans nos verres, qu'il laisse l'odeur du tabac et de la sueur s'incruster dans les rideaux de lin jusqu'à ce que Julian soit forcé de vomir sa propre sainteté. Je détaillai le plan, chaque mot étant une incision nette dans le vernis de notre vie.

Je ressortis de la pièce, le corps vibrant d'une électricité maléfique. Julian dormait toujours, ligne de pureté insupportable sous la couette blanche. Une cible parfaite. Je me glissai à ses côtés, savourant l'instant où cette peau si propre serait marquée par l'ombre de l'autre. Ma culpabilité n'était plus un poids, c'était mon carburant, une drogue dure qui me permettrait de supporter ses baisers matinaux en sachant qu'ils ne goûteraient bientôt plus que la cendre.

Sa main, dans son sommeil, chercha la mienne. Je la lui donnai. Je serrai ses doigts, sentant dans ce contact la promesse d'une chute si profonde que même Dieu ne pourrait plus nous en sortir.

Chapitre 15

Le Sacrilège Final

Le cristal Baccarat tinta sous le lustre en cascade, une note de tête si pure qu'elle lacéra le silence lourd du grand salon. L'hôte souriait, arborant cette bienveillance insupportable qui lui servait de masque, tandis qu'il libérait un Mouton Rothschild dans les verres de ceux qui étaient venus pour le dévorer. Ses doigts, d'une propreté clinique, effleurèrent l'épaule d'Élise dans un geste d'une tendresse si totale qu'il devenait une obscénité.

— Tu es ravissante ce soir, murmura-t-il, les prunelles brillantes d'une fierté de propriétaire ignorant que les fondations de son domaine n'étaient déjà que cendres.

Elle ne répondit pas. Elle lissait la soie de sa robe noire, une étoffe si ténue qu'elle semblait n'être qu'une ombre jetée sur son épiderme. À l'autre bout de la table, William l'observait avec cette distance aristocratique masquant une soif carnassière, faisant pivoter son verre avec une lenteur de métronome. À ses côtés, Marc, plus brut, ne feignait même pas l'intérêt pour le discours de l'époux sur les fluctuations du marché de l'art. Son attention était ancrée dans le décolleté d'Élise, une promesse de meurtre symbolique sous les yeux du mari aveugle.

Une odeur de soufre stagnait entre les plats d'argent, une vapeur invisible qui lui brûlait les bronches alors qu'elle cherchait un air non vicié par le mensonge. Elle se sentait tel un funambule dont le fil est une lame de rasoir, jouissant de l'incision imminente sous la plante de ses pieds nus. Chaque mot poli de l'homme à sa droite, chaque anecdote sur la Toscane, agissait comme une pelletée de terre supplémentaire sur leur simulacre de vie. Il jouait le saint, elle endossait la paria, et les deux hommes en face d'elle s'imposaient comme les architectes volontaires de ce désastre.

— Je suis ravi que vous ayez pu vous joindre à nous, William, dit le maître de maison en levant son verre, son innocence agissant comme un poison lent. Il est rare de trouver des collaborateurs avec une vision aussi... tranchante de la réalité.

William sourit, un simple mouvement de lèvres qui ne sollicita aucun de ses muscles oculaires, et son iris bascula vers Élise avec une intensité qui lui fit perdre le fil de sa propre respiration.

— Oh, vous n'imaginez pas à quel point j'aime aller au fond des choses, répondit William d'une voix de velours et de gravier, son ton chargé de sous-entendus qui firent vibrer les vertèbres de la jeune femme. La surface ne m'intéresse que pour la briser. C'est dans la rupture que l'on découvre la véritable nature des êtres.

Marc laissa échapper un rire bref, un son guttural qui sembla déshabiller l'assemblée. L'époux hocha la tête, pensif, flatté par ce qu'il prenait pour une profondeur intellectuelle. Élise sentit alors la paume de Marc glisser sous la table, effleurant le bord de son genou avec une audace qui tenait de la profanation. Le contact était électrique, une décharge de haine et de désir se heurtant à la pureté étouffante de la nappe empesée. Elle ne recula pas, savourant l'infamie de cette caresse volée à quelques centimètres d'un homme dont la seule faute était d'être trop bon pour ce monde de prédateurs.

— Tout va bien, mon cœur ? demanda-t-il, remarquant la pâleur de ses traits. Sa main se posa à nouveau sur la sienne, chaude et protectrice, une cage de chair.

— Je n'ai jamais été aussi lucide, répondit-elle, plongeant ses yeux dans ceux de William, lui offrant son âme comme on offre une bête au sacrifice.

Le vin rouge coulait avec un glouglou obscène, pareil au sang d'une proie qu'on achève. Sous le lin blanc, les doigts de Marc ne se contentaient plus d'une exploration

; ils s'enfonçaient maintenant dans la chair tendre de sa cuisse, remontant vers l'ourlet de la dentelle. C'était une profanation méthodique, exécutée sous le regard de William qui, lui, ne la quittait pas, les pupilles dilatées par un mépris qui tenait lieu de désir.

— Vous semblez pensive, Élise, murmura William, sa voix glissant sur le décorum comme une lame sur une gorge offerte. On dirait que vous pesez le poids de chaque mot, comme si la moindre parole pouvait faire s'effondrer ce magnifique édifice.

— La stabilité est une illusion, William, répondit-elle d'une voix qu'elle espérait ferme, malgré la griffe de Marc qui pressait désormais le haut de son entrejambe, à un millimètre du scandale. On passe sa vie à bâtir des murs pour s'apercevoir que l'on n'a fait que creuser sa propre fosse.

L'époux rit doucement, un son clair qui résonna comme un blasphème dans cette atmosphère saturée d'hormones. Il posa son bras sur le dossier de la chaise d'Élise, un geste de possession inconscient. Il n'était que le gardien de prison d'une femme qui ne rêvait que de voir ses geôles s'embraser.

— Elle a toujours eu un penchant pour le mélodrame, dit-il en se tournant vers ses bourreaux. C'est ce qui fait son charme, cette intensité qu'elle met dans les moindres détails.

Marc resserra sa prise sous le tissu, et Élise dut mordre l'intérieur de sa joue pour étouffer un gémissement. La douleur physique se mêlait à l'extase de la déchéance. William, devinant son supplice, leva son verre vers elle dans un toast silencieux, un pacte scellé dans le cristal, avant de boire d'un trait. Il lui promettait que ce qui suivrait, dans l'ombre du couloir ou le secret de la chambre, serait le sacrilège ultime dont elle ne reviendrait jamais. Elle n'était plus une épouse ; elle était le théâtre d'une guerre où la morale n'avait plus droit de cité, attendant que le rideau tombe sur les décombres de sa propre perfection.

Chapitre 16

L'Incendie de la Soie

Voici la version réécrite pour publication, intégrant les correctifs structurels et stylistiques demandés par l'analyse éditoriale.

Le miroir de la salle de bain, encadré d'un laiton brossé d'une élégance de morgue, ne renvoyait plus l'image de la jeune épouse dont les parents étaient si fiers. Sous la dentelle d'un déshabillé au prix indécent, des marbrures violacées fleurissaient sur l'ivoire de ses hanches, stigmates d'une nuit passée à se laisser dévorer par Marc dans l'obscurité d'un club dont elle avait oublié le nom. Elle effleura la chair tuméfiée, pressant la pulpe de son index sur une ecchymose sombre, savourant cette douleur électrique qui, seule, perçait la chape d'ennui pesant sur ses jours. Sa vie n'était qu'un long dimanche pluvieux, une succession de politesses et de nappes blanches ; ces marques étaient les preuves tangibles qu'elle n'était pas encore devenue un meuble de plus dans ce salon d'exposition qu'elle appelait son foyer.

— Élise ? Tu es prête ? Nous allons être en retard.

La voix de Julien, filtrée par le chêne massif, était d'une douceur de gaze, une caresse de soie qui semblait vouloir colmater chaque brèche de son âme. Il était l'Ancre, l'homme qui l'empêchait de dériver vers les abysses, mais en la maintenant à la surface, il l'exposait au soleil aveuglant d'une normalité qui la brûlait vive. Elle n'ajusta pas son col pour masquer l'ombre bleutée montant vers sa clavicule ; au contraire, elle défit un bouton, laissant le crime s'exhiber aux yeux de tous.

En ouvrant la porte, elle croisa son regard. Julien fronça légèrement les sourcils, s'approchant pour ajuster machinalement une mèche de ses cheveux. Ses doigts frôlèrent la bordure de l'ecchymose, mais il ne vit qu'une ombre portée par le lustre.

— Tu as une tache de fard, là, murmura-t-il avec une attention malade en frottant doucement la peau marquée. Fais attention, ma chérie.

Ce malentendu, cette incapacité chronique à concevoir la souillure, fit monter une bile acide dans la gorge d'Élise. Elle descendit l'escalier d'un pas d'automate. La maison respirait l'ordre, la cire d'abeille et l'argent ancien. Elle n'était plus la maîtresse des lieux, mais une intruse se délectant de son propre parjure en contemplant les photos du mariage posées sur le piano. C'était une autre femme sur ces clichés, une étrangère au sourire timide. L'idée que ce simulacre de perfection puisse encore habiter son épiderme lui donnait une nausée délicate.

L'habitable de la berline empestait le cuir neuf et la vanille synthétique. Tandis que les façades haussmanniennes défilaient en un ruban flou, Élise sentait le silence s'épaissir. Julien chercha sa main.

— Tu es si silencieuse, murmura-t-il. Est-ce que ce dîner t'angoisse ? On peut annuler. Je te ferai couler un bain, et on oublie le monde.

Sa proposition était une insulte, une tentative de plus de l'envelopper dans du coton hydrophile.

— Non, j'ai besoin de sortir, répondit-elle d'une voix métallique. J'ai besoin de sentir que j'existe en dehors de ces murs.

L'arrivée chez les Valrose fut une plongée dans un aquarium de dorures. L'air y était saturé du fumet des truffes et de l'âcreté des parfums de créateurs. Les rires cristallins heurtaient les verres à pied dans un cliquetis de glace pilée. Élise déambulait, sentant

le frottement du tissu contre ses plaies cachées.

Dans le grand salon, Marc était là, adossé à la cheminée. Il ne sourit pas ; il se contenta de l'autopsier du regard, déshabillant la façade de l'épouse dévouée. Ses pupilles sombres s'attardèrent sur la morsure qu'il avait gravée dans sa chair quelques heures plus tôt. Il flairait la décomposition morale qui rendait Élise plus désirable que n'importe quelle sainte.

— Élise, chère amie, vous semblez... fiévreuse, lança-t-il, sa voix coupant le brouhaha comme un scalpel.

Julien posa une main possessive sur la taille de sa femme, acquiesçant avec une sollicitude atroce.

— Je lui ai dit la même chose, Marc. Elle s'épuise à la fondation.

Le rire de Marc fut un son sec, dépourvu de joie. Il fit un pas vers eux, envahissant leur espace avec une arrogance de prédateur. Sa main frôla le bras d'Élise, un contact bref qui réveilla la brûlure des hématomes.

— L'épuisement a des vertus insoupçonnées, Julien, dit Marc en fixant l'époux avec une pitié insultante. Il permet de lâcher prise, de laisser les instincts prendre le dessus. N'est-ce pas, Élise ?

Elle ouvrit les yeux, croisant le regard de son amant sous le nez de son mari. La trahison n'était plus un secret ; c'était une performance. Elle vit dans l'éclat noir des yeux de Marc la promesse d'une nouvelle démolition. Et tandis que Julien continuait de sourire, ignorant tout du naufrage, Élise comprit qu'elle ne cherchait pas la rédemption, mais le clou final de son cercueil conjugal. Elle monta dans le sillage de Marc vers la terrasse, prête à ce que l'obscurité finisse le travail commencé dans la lumière.

Chapitre 17

La Chair contre l'Esprit

Le silence de la bibliothèque n'était pas une absence de bruit, mais une masse atmosphérique, une cloche de verre sous laquelle l'oxygène s'épuisait à chaque battement de mes tempes. À quelques mètres, dans le salon baigné d'une lumière d'ambre sirupeuse, Thomas tournait les pages d'un essai sur l'architecture. Son existence se résumait au froissement sec du papier et au tintement d'une cuillère contre la porcelaine. Cette bonté, cette constance domestique qu'il m'offrait comme une camisole de lin, m'étouffait. Chaque fois qu'il m'appelait « mon cœur » d'une voix sans relief, j'avais l'impression qu'il scellait un peu plus l'épaisse porte de mon caveau de soie.

William se tenait debout près du bar, une ombre découpée avec une précision chirurgicale contre les reliures de cuir sombre. Il ne regardait pas Thomas ; il n'avait pas besoin de le faire pour l'effacer. Sa présence agissait comme un acide versé sur un vernis précieux. Il fit tourner le liquide ambré dans son verre, le cristal émettant un sifflement léger sous ses doigts longs — des mains faites pour briser ce que d'autres s'échinaient à polir.

— Tu es si pâle dans cette robe, murmura-t-il. Sa voix glissa sur ma nuque comme une lame froide. On dirait une sainte en attente de son martyr, ou une poupée de cire qui craint la chaleur du foyer.

Je sentis le piège se refermer. Pas le sien, mais celui que j'avais bâti au fil des années, brique par brique, avec mes sourires de façade. Je ne cherchais pas le réconfort dans ses yeux ; j'y cherchais la confirmation de ma propre déchéance. William s'approcha, piétinant le tapis persan avec une désinvolture qui me fit frémir. Il s'arrêta si près que

je pus humer l'odeur du tabac froid et cette arrogance qui émanait de lui comme un parfum de prédateur.

— Dis-lui de nous laisser, ordonna-t-il, les yeux fixés sur l'embrasure de la porte où l'ombre de Thomas s'étirait, dérisoire. Dis-lui que tu as besoin de calme, ou invente n'importe quel mensonge de petite bourgeoise dont tu as le secret.

La honte avait le goût du cuivre. Je me tournai vers le salon, vers cet homme qui m'aimait avec une pureté qui me donnait envie de hurler.

— Thomas ? Ma voix était d'une clarté monstrueuse. Thomas, mon chéri... William et moi avons encore des détails à régler pour le séminaire. Est-ce que tu pourrais finir ton livre dans la chambre ? Je me sens oppressée.

Le silence qui suivit fut une éternité suspendue à un fil. Puis, j'entendis les pas de Thomas. Dociles. Confiants. Ils s'éloignaient vers l'escalier avec la certitude tranquille de celui qui ne soupçonne pas que le sol se dérobe. William laissa échapper un rire sourd, un son viscéral qui me frappa à l'estomac, et sa main s'abattit sur ma nuque.

— Tu vois, souffla-t-il en serrant ses doigts sur mes vertèbres, il n'y a plus rien entre toi et ta ruine.

Chaque pas de Thomas sur le parquet de l'étage résonnait comme un clou enfoncé dans mes serments. William ne bougea pas, ses yeux sondant les miens pour y traquer la moindre résistance. Sa main, rugueuse, remonta vers ma mâchoire, m'imposant une proximité qui effaçait les murs, les livres, le monde.

— Regarde-toi, murmura-t-il encore. Tu n'as même plus la force de feindre l'indignation. Tu n'es qu'une plaie ouverte qui attend le sel.

Je tentai de reculer, mes doigts griffant le rebord de la table en acajou, cherchant un appui dans cette réalité qui m'échappait. Mais mes genoux cédèrent. William accompagna ma chute, sa main ne lâchant jamais ma nuque, guidant mon corps vers le tapis épais avec une lenteur de bourreau. L'odeur de la cire d'abeille sur les meubles anciens me parut soudain d'une vulgarité insupportable. Je n'étais plus une femme civilisée ; j'étais une fonction, un réceptacle, une bête qui trouve enfin la paix dans la morsure.

La structure de ma vie s'effondrait. Chaque débris qui s'écrasait en moi libérait une ivresse noire. Thomas, là-haut, n'était plus qu'une ombre décorative. William, lui, était la vérité brute, le miroir brisé.

— Tu n'as plus rien, n'est-ce pas ? reprit-il en forçant ma tête en arrière. Tu n'es plus qu'une pulsion, un cri que tu n'oses pas pousser de peur que Thomas ne comprenne que tu n'as jamais été à lui.

Il me dépouillait de ma dignité avec une patience démoniaque, et je l'aidais. Ma main se crispa sur le tissu de son pantalon, un geste de mendicante. La morale était une langue morte. Je ne cherchais pas le plaisir, je cherchais l'anéantissement. Dans ce salon transformé en abattoir de velours, je sacrifiais mon âme pour le frisson de me sentir, enfin, vivante au milieu des ruines. Sa cruauté était un miroir où je me reconnaissais enfin : une proie acculée, prête à ramper dans la fange de ses propres désirs.

Chapitre 18

L'Épouse Vidée

L'argent de la ménagère brûle sous le lustre. Chaque reflet renvoie une image polie, lisse, désespérément vide. Dans ce salon, l'odeur de la cire d'abeille étouffe le parfum floral des lys. Je suis une imposture fardée. Ma robe de soie grège glisse sur ma peau avec une douceur écœurante. Tout ici est conçu pour m'étouffer sous une couche de respectabilité stérile. Thomas va rentrer. Il apportera sa tendresse dévastatrice. Sa bienveillance agira sur mes nerfs comme un scalpel rouillé grattant l'os.

Mes mains sont posées à plat sur l'acajou. Ces mêmes mains qui, quelques heures plus tôt, griffaient les draps poisseux d'un hôtel anonyme. Je ne cherchais pas l'extase. Je cherchais l'effacement. Il n'y a plus de frisson, plus d'adrénaline. Il ne reste qu'une nécessité froide. Un automatisme de la souillure. William, Marc... ils ne sont que les ouvriers de ma ruine. Ils démolissent l'édifice de ce mariage, pierre par pierre. Je les regarde faire. J'attends que le dôme s'effondre.

La porte d'entrée grince. Un coup de glas. Les pas de Thomas sont légers, empreints d'une certitude tranquille. Il pénètre dans son théâtre d'ombres. Lorsqu'il apparaît, son sourire innocent est une insulte crue. Une gifle de pureté sur mon visage encore marqué par l'ombre des autres. Il s'approche. Il pose une main tiède sur mon épaule. Ce contact brûle. Sa bonté est le véritable poison. C'est elle qui rend ma trahison nécessaire pour respirer encore.

« Tu as l'air fatiguée, Clara », murmure-t-il. Ses yeux clairs cherchent les miens. Cette sollicitude me donne envie de hurler. « Tu devrais te reposer, je m'occupe de tout ce soir. »

Je hoche la tête. Un mensonge muet. Ma culpabilité est une satiété morne, le dégoût repu de celle qui a mangé de la cendre. Il ne voit rien. Il ne voit pas la trace des doigts de William sur ma cuisse, dissimulée sous le tissu noble. Il voit la perfection qu'il a projetée sur moi. Il embrasse une coquille vide. Chaque mot de tendresse est un clou supplémentaire. Un clou dans le bois. Un clou dans ma chair. Je suis parjure au sein de ce mausolée.

Je me lève. Je fuis son regard vers la fenêtre. Le jardin se noie dans l'obscurité. Ce noir me ressemble enfin. La trahison n'est plus un acte de rébellion ; c'est mon état naturel. Dans ce décor de carton-pâte, je suis un monument à la déchéance. Seuls les mots sales et les mains brutales parviennent à faire taire le silence assourdissant de cette vie rangée. Le plaisir s'est tari. Reste la mécanique de l'avilissement. Une drogue dure dont Thomas est le fournisseur involontaire par sa simple et insupportable perfection.

Il s'arrête juste derrière moi. Son ombre se découpe sur le verre froid de la vitre. Ses bras m'enveloppent. Une étreinte de coton. Il cherche à colmater les brèches d'un barrage déjà rompu. Sa joue contre la mienne est lisse. Trop lisse. Elle n'a pas la rugosité électrique qui m'arrachait des cris tout à l'heure. L'odeur de sa lessive, lavande et certitude, m'agresse les narines. Une émanation fétide de propreté.

— Tu frissonnes, Clara.

Sa voix vibre d'une inquiétude qui me donne envie de me griffer le visage. Je reste immobile. Un cadavre debout paré de parures bourgeoises. Sa main glisse le long de mon bras, cherche la mienne, l'emprisonne. À cet instant, il est mon geôlier. Ses barreaux sont faits de gentillesse. Dans ma poche, le téléphone vibre. Une pulsation brève. Brutale. Une décharge d'adrénaline contre ma hanche. William. Ou Marc. Peu importe l'artisan. Cette vibration est mon unique lien avec le réel. Mon seul battement de cœur.

Je ferme les yeux. Je ne recule pas devant son baiser sur ma nuque. Là, sous le col montant de ma chemise, une morsure vire au violet. Ce stigmaté est ma vérité. Thomas ne le verra jamais. Il ne regarde pas son épouse ; il contemple son icône. Je ne cherche plus la vie. Je cherche la souillure mécanique. L'acte qui fera de moi une ruine magnifique que seul le mépris pourra habiter.

— Tout va bien, finis-je par articuler.

Ma voix vient du fond d'un puits. Il se détache, satisfait du mensonge. Il sert deux verres de vin. La robe est rouge. Du sang frais sur le linceul de la nappe. Je me rassois, lissant ma jupe impeccable. Mes doigts tremblent d'une impatience nerveuse. Chaque seconde dans cette lumière domestique est une torture. Je suis une prédatrice tapie sous les traits d'une femme rangée. J'attends que la nuit soit totale pour dévorer ce qui reste de mon âme. Thomas sourit, son verre à la main. Il est le témoin aveugle de ma décomposition.

Chapitre 19

Le Dernier Clou

L'obscurité du bureau sentait le papier glacé et le mépris. C'était une pièce de cuir et de silence. Julien était assis derrière son bureau en acajou, une forteresse de certitudes où il gérait sa vie comme un carnet de chèques, avec une précision qui me donnait envie de hurler. Il leva les yeux. Ce sourire d'une bienveillance écœurante flottait sur ses lèvres. Un sourire si lisse, si pur, qu'il agissait sur mes nerfs comme une lame émoussée.

Je restai sur le seuil. La soie de ma robe glissait contre mes hanches. Un froissement léger. Unique.

— Tu es rentrée tard, murmura-t-il. Sa voix était mielleuse, saturée de cette sollicitude qui m'étouffait. Je commençais à m'inquiéter, Élise.

L'inquiétude. C'était son émotion favorite, son petit gilet de sauvetage moral. Je m'approchai du bar. Le cliquetis de la carafe contre le cristal brisa le silence ouaté. Un son net. Un son sec. Je servis deux doigts de scotch. Sans glace. Je voulais la brûlure. Je voulais l'âpreté. Je fixai le liquide ambré, écoutant le rythme de mon propre cœur : une percussion sourde, sauvage, qui réclamait une rupture.

— Ne t'inquiète plus, Julien. L'inquiétude suppose une incertitude. Ce soir, tout va devenir d'une clarté chirurgicale.

Je bus une gorgée. L'alcool décampa ma gorge. Je me tournai vers lui. Il avait posé son stylo. Ce geste était lent, trahissant cette patience infinie qui me servait de garrot depuis sept ans. Il ne voyait pas la prédatrice. Il voyait sa « petite chose fragile ». Sa

poupée de porcelaine. Son trophée de vitrine.

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire ? demanda-t-il. Une ride d'incompréhension barra son front trop lisse.

— Je te parle de William, commençai-je. Ma voix n'était plus qu'un sifflement de soie. Je te parle de la manière dont ses mains, contrairement aux tiennes, ne demandent jamais la permission. Je te parle de Marc. Je te parle de l'odeur de la sueur dans cette chambre d'hôtel miteuse que j'ai préférée à notre lit King-size. Je te parle de la trahison comme d'une respiration nécessaire.

Le silence qui suivit fut une masse de plomb. Je vis le moment exact où l'information percuta son système. Le moment où l'image de la femme parfaite se fissura. Ses yeux, d'habitude si clairs, s'embruèrent.

— Tu... tu plaisantes ? C'est un jeu, Élise. Tu veux me punir parce que j'ai trop travaillé ?

— Je ne joue pas, Julien. Je me délecte.

Je fis trois pas vers lui. Mes talons claquaient sur le parquet. Un bruit de métronome. Je m'appuyai sur le bord de son bureau, envahissant son espace sacré. Je voulais voir la dilatation de ses pupilles. Je voulais capter l'instant précis où son cœur se briserait, non par amour, mais par l'humiliation d'avoir été un spectateur aveugle.

— Chaque fois que tu m'embrassais avec cette tendresse de saint, je sentais encore le goût d'un autre. Chaque fois que tu me touchais avec tes mains de pianiste, j'imaginai la brutalité des leurs. Ta gentillesse est une insulte, Julien. Ta prévisibilité est une tombe. Tu es si désespérément bon que tu en deviens invisible.

Il essaya de se lever. Ses jambes le trahirent. Il resta cloué à son fauteuil de cuir. Son

visage changea de couleur : un pâle cadavérique, puis une rougeur de supplicié. C'était la première fois, en une décennie, que je le trouvais réellement intéressant. Il n'était plus l'ancre ; il était le naufragé. Et je prenais plaisir à regarder l'eau s'engouffrer dans ses poumons.

— Pourquoi ? balbutia-t-il. Pourquoi me dire ça maintenant ?

— Parce que ton pardon me dégoûte d'avance.

Je m'approchai de son visage. Assez près pour sentir son souffle erratique.

— Je ne veux pas que tu pardonnes. Je veux que tu souffres. Je veux que l'idée de moi avec eux devienne ta seule pensée, une infection qui dévorera tes nuits. Je ne suis pas ton refuge, Julien. Je suis ta ruine. Je suis ta ruine. Je suis ta ruine.

Je savourai l'amertume de sa détresse. C'était un vin précieux. Il posa ses mains sur le cuir du bureau. Des mains trop propres. Trop soignées. Je regardai ses doigts trembler, un spasme rythmique qui trahissait l'effondrement de ses fondations bourgeoises.

Le liquide ambré au fond de mon verre accrochait la lumière crue de la lampe. Je ne ressentais aucune pitié. Seulement une satisfaction glacée. Une excitation viscérale. Plus rien ne pourrait réparer ce que j'avais brisé. Chaque mot était du sel. Chaque silence était un scalpel.

— Regarde-moi, Julien.

Il leva les yeux. J'y vis un vide sidéral. Une absence totale de lumière. Il n'était plus mon mari. Il n'était qu'un débris. Une épave échouée sur les rivages de ma vérité.

— Tu m'as construit une cage dorée, continuai-je d'une voix dépourvue d'émotion. Tu

t'étonnes que j'aie mordu la main qui me nourrissait ? Je voulais simplement sentir le goût du sang. Le tien est particulièrement fade.

Il ouvrit la bouche. Aucun son n'en sortit. Une plainte muette. Je me levai, lissant ma robe avec une lenteur calculée. Je n'avais plus besoin de simuler. J'avais atteint le point de non-retour. Cet instant de grâce absolue où la destruction est totale. Je fis le tour du bureau. Je déposai un dernier baiser sur son front glacé. Une onction de Judas.

Je me dirigeai vers la porte. Je ne regardai pas en arrière. Mon cœur battait enfin à un rythme régulier. Libéré. En franchissant le seuil, j'entendis le bruit sourd de son corps qui s'affaissait contre le bois. Un craquement sec. La plus belle des symphonies.

Dans le miroir du hall, je croisai mon propre regard. Une étrangère. Une prédatrice. Ma ruine était achevée. Elle était d'une beauté à couper le souffle.

Chapitre 20

L'Obscurité Souveraine

Voici la version réécrite pour publication. Les abstractions ont été ancrées dans le sensoriel, les adverbes superflus ont été élagués et les répétitions lexicales ("vide") ont été diversifiées pour renforcer l'impact psychologique.

Le silence de cette demeure, autrefois sanctuaire de nos promesses d'albâtre, s'étirait désormais comme une peau morte sous un scalpel. Je parcourais le salon, effleurant le velours des fauteuils que Thomas avait choisis pour leur confort sans surprise, pour cette assise qui n'autorise aucun faux pli. Tout ici exhalait la bonté, cette vertu rance qui vous étrangle avec la précision d'un lacet de cuir. Chaque bibelot aligné au millimètre semblait hurler mon infamie. La lumière du crépuscule découpait des rectangles d'or sur le parquet ciré, mais cet éclat ne faisait que souligner la fêlure de mon existence de poupée de porcelaine. Mon mari n'était pas un monstre ; il était une ancre d'une pureté si absolue qu'elle m'entraînait vers le fond, m'interdisant jusqu'au luxe d'un souffle court.

Mes doigts s'acharnèrent sur les boutons de mon chemisier de soie blanche, celle qu'il aimait caresser de ses mains trop propres en murmurant des platitudes sur notre avenir. Sous le tissu, ma peau réclamait une morsure plus profonde que les baisers tièdes déposés sur mon front avant le sommeil. L'odeur de William imprégnait encore la naissance de mon cou — un effluve de tabac froid et de mépris qui agissait comme un venin nécessaire. William ne m'aimait pas. C'était là son plus grand don. Il me voyait telle que j'étais devenue : une charogne de luxe attendant que les loups déchirent le dernier voile de sa décence. Dans son regard, je n'étais pas l'épouse

dévouée, mais une faille béante où il enfonçait ses certitudes avec une brutalité chirurgicale.

Chaque marche de l'escalier craquait sous mon poids comme le bois d'un cercueil qu'on finit de clouer. Je savourais cette agonie de mon identité passée. La chambre à coucher m'apparut comme le théâtre d'un crime sans cadavre, un espace où la morale s'était dissoute dans l'ennui des dimanches pluvieux. Devant le miroir, j'observais mon reflet, cherchant sur mon visage les traces du naufrage que je cultivais comme un jardin secret. Je n'attendais aucune rédemption. Marc m'avait prévenue, sa voix basse résonnant encore comme un verdict : « Tu n'es pas faite pour la lumière, tu n'es qu'une absence qui cherche à être comblée par ce qu'il y a de plus sombre ».

Il avait raison. Même dans cette maison, je me sentais habitée par ce manque de remords qui est le privilège des damnés. Le souvenir de ses mains rudes sur mes hanches, ce contraste violent entre sa lucidité et la douceur léthargique de mon foyer, me fit frissonner. Thomas rentrerait bientôt, son sourire innocent en bandoulière, ignorant que la femme qui l'attendait n'était plus qu'une ombre vorace ayant dévoré ses propres promesses. Je m'assis sur le bord du lit, les mains jointes, écoutant le tic-tac de l'horloge murale scander le décompte de ma destruction. J'étais la prédatrice de ma propre ruine, et ce gouffre que j'avais tant chéri s'ouvrait désormais sous mes pieds comme un trône d'ébène.

Le bruit de la serrure fut une détonation. Thomas entra, portant l'odeur du monde des vivants — ce mélange de pluie urbaine et de café froid qui me donnait la nausée tant il paraissait sain. Il ne vit pas l'obscurité qui stagnait dans les coins ; il ne vit que la silhouette de sa femme, assise dans la pénombre, une icône de fidélité qu'il s'apprêtait à profaner de sa tendresse maladroite. Ses pas sur le parquet étaient une agression de douceur. Je n'étais plus qu'une intruse dans ce décor de catalogue, un parasite drapé dans de la soie.

« Bonsoir, chérie », murmura-t-il en posant ses mains sur mes épaules. Ses doigts

étaient chauds, d'une chaleur banale, sans ce frisson toxique que William laissait dans son sillage. Je ne bougeai pas, laissant sa bonté couler sur moi comme de l'eau sur du marbre, sentant la marque de Marc encore vive sur ma hanche, un sceau invisible qui me liait au caniveau plutôt qu'à ce lit nuptial trop blanc. Il m'embrassa le sommet de la tête. Ce geste protecteur m'étouffa, m'enfermant dans cette cage de cristal où je n'avais plus le droit de saigner. J'aurais voulu qu'il hurle, qu'il lise enfin sur mon front le nom de ceux qui m'avaient possédée cet après-midi, mais il restait là, désespérément aveugle.

Mon téléphone vibra sur la table de chevet. Une secousse brève. Un signal. Je savais que c'était l'un d'eux, William ou Marc, venant vérifier que le venin agissait toujours. Thomas ne prêta aucune attention à l'écran qui s'illumina dans le noir. Il défaisait sa cravate avec cette lenteur qui m'avait jadis rassurée et qui me donnait aujourd'hui envie de lui griffer le visage. Un calme souverain m'envahit : ce mariage n'était plus qu'un cadavre joliment maquillé que nous faisons danser par habitude, tandis que mon véritable moi s'enfuyait vers les ruelles sombres où la douleur est la seule monnaie d'échange.

« Tu es fatiguée ? » demanda-t-il, sa voix saturée d'une sollicitude qui agissait sur mes nerfs comme une lame émoussée. Je levai les yeux vers lui avec ce masque de porcelaine que j'avais appris à porter pour camoufler le chaos de mes après-midi clandestins. « Oui, très fatiguée », répondis-je. C'était la vérité. Porter le poids de cette trahison exigeait chaque once de ma volonté. Je me laissai aller contre lui, savourant l'ironie de cette étreinte : j'étais là, dans ses bras, et pourtant je n'avais jamais été aussi loin, habitant enfin ce néant que j'avais tant convoité, cette obscurité où plus rien, pas même son amour, ne pouvait m'atteindre. Ma ruine était complète. Dans la tiédeur de ses bras, je me sentais enfin, merveilleusement, morte.

FIN

Merci d'avoir lu "L'AUTEL DES PARJURES"

Une œuvre écrite par Atelier Fusianima

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)